

II. LES PIÈGES DE L'ARCHÉOLOGIE

Notre réflexion sur le futur de l'archéologie réclame que nous nous arrêtions tout d'abord sur la situation actuelle de cette discipline et, plus rapidement, sur ses origines. Le titre de ce chapitre peut faire croire que nous adoptons un point de vue essentiellement négatif. Il n'en est rien. En pratiquant ce tour d'horizon des doctrines archéologiques nous désirons fixer les limites des développements actuels de la discipline, et souligner que toute approche du passé découle de présupposés théoriques, explicites ou non, qui infléchissent notre vision. L'archéologie n'est pas une machine à remonter le temps parfaite, nous regardons le passé avec les verres déformants de nos idées. Rétablir la géométrie de ces déformations peut permettre de mieux rétablir la forme du monde observé.

Précisons encore trois points :

1. Nous nous intéresserons ici aux *idées* et non aux *techniques*, car il s'agit d'un domaine moins bien connu. Les techniques de l'archéologie (fouilles, datation, détermination des objets) font en effet l'objet de nombreux livres.

2. Nous ne chercherons pas, dans ce petit historique, à définir ce que l'on pourrait appeler des *écoles*, auxquelles il serait possible de rattacher tel ou tel archéologue, mais des *tendances théoriques*. Un même auteur peut en effet refléter plusieurs partis pris théoriques plus ou moins nets.

3. Ces partis pris dépassent, la plupart du temps, le cadre limité de l'archéologie, ils concernent souvent les sciences sociales, la philosophie de l'histoire, l'idéologie politique, la science proprement dite. Nous devons donc élargir le débat.

1. *Les origines*

Nous dirons tout d'abord quelques mots des origines des positions actuelles, sans pour autant écrire une histoire de la discipline. L'archéologie, telle que nous la connaissons, est née

des grands bouleversements intellectuels du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, qui influencent encore notre perception du monde.

Pour mieux saisir ces origines nous distinguerons un développement propre au monde des humanités, des lettres et de l'histoire de l'art, et un développement propre aux sciences naturelles et aux sciences sociales.

Le cadre des humanités

De tout temps l'homme s'est intéressé, pour des raisons diverses, aux objets abandonnés par ses ancêtres. Il y a 80 000 ans l'homme moustérien ramassait déjà, sur le sol des abris qu'il fréquentait, des raclours et des pointes de silex abandonnés longtemps auparavant et déjà patinés, pour les retailer. Nabonidus, le dernier roi de Babylone (555-538 avant J.-C.), avait déjà pratiqué des fouilles pour collecter d'anciens objets de ses ancêtres et les avait réunis dans un « musée ».

Hadrien collectionnait les œuvres d'art antiques, et les dilettantes de la Renaissance se passionnaient pour toutes les formes anciennes d'art.

Le goût des antiquités se développa, avec l'élargissement des empires coloniaux du XIX^e siècle, et aboutit souvent au pillage de sites entiers, avec ou sans l'aide des populations locales. Cette chasse aux trésors n'eut pourtant pas que des effets négatifs. Ces premières collections constituèrent les noyaux des futurs musées, et contribuèrent à la prise de conscience de l'extraordinaire diversité des cultures humaines. La recherche des objets d'art fut à l'origine des premières fouilles, souvent conduites par des administrateurs coloniaux curieux du passé. Dès le premier quart du XIX^e siècle, l'intérêt pour le déchiffrement des écritures anciennes allait enrichir l'approche des anciennes civilisations du Proche-Orient et de l'Égypte. En 1822 J.-F. Champollion déchiffrait la pierre de Rosette ; en 1838 Rawlinson donnait une première transcription de l'alphabet vieux perse. Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, plusieurs chercheurs montrèrent que l'archéologie ne consistait pas seulement à exhumer des grands monuments et à collecter des objets d'art et des inscriptions. En 1860 G. Fiorelli, travaillant au dégagement de Pompéi, se donnait pour tâche de restaurer un tableau complet de la vie romaine. Lors de ses fouilles de 1869 à 1889 à Troie-Hissarlik, H. Schliemann montra qu'il était possible de subordonner des recherches de terrain à une véritable probléma-

tique historique, la recherche de la Troie homérique. Dans les années 1900 les grands chantiers de fouilles organisés sur des sites urbains se multiplièrent, mais, malgré un élargissement certain des problématiques, le savoir resta longtemps fondé sur la trilogie monument (temple ou palais), objet, texte.

Nous rattachons également aux humanités le développement de la protohistoire* propre, dans un premier temps, aux pays nordiques de l'Europe. En 1836 C. Thomsen, conservateur du musée de Copenhague mettait en place, pour classer ses collections, sa théorie des trois âges (âge de la Pierre, âge du Bronze, âge du Fer). Les auteurs scandinaves seront à l'origine des premières tentatives de mise en ordre des matériaux préhistoriques récents de l'Europe. Lors de la découverte des stations lacustres des lacs alpins, des chercheurs comme F. Troyon, conservateur du Musée de Lausanne, s'en inspireront directement. Les peuples de l'âge du Fer étaient connus indirectement par les écrits des auteurs de l'Antiquité qui mentionnaient, entre autres, les Scythes, les Celtes et les Germains. Les protohistoriens eurent donc tendance à rattacher l'histoire de leurs contrées aux connaissances fournies par l'étude des civilisations urbaines de la Méditerranée et du Proche-Orient. Cette situation particulière aura plusieurs conséquences sur la vision théorique des protohistoriens.

Les fondements des datations furent recherchés dans les chronologies historiques méditerranéennes, en recourant à des objets bien situés temporellement et à large répartition géographique. A force de regarder vers l'Orient on en arriva à croire que toute civilisation avait son origine dans cette zone et à proposer des théories diffusionnistes. Les civilisations urbaines du Proche-Orient étaient à l'origine de toutes les innovations. L'Europe se contentait de recevoir ce qui avait été inventé ailleurs. Les auteurs romains et grecs mentionnaient et nommaient les peuples vivant au-delà des Alpes ou de la mer Noire. Les protohistoriens cherchèrent à identifier ces peuples dans les vestiges archéologiques et à écrire l'histoire de leurs migrations. Ainsi naquit une archéologie des peuples qui fut étendue aux périodes plus anciennes pour lesquelles on ne disposait d'aucune référence historique. Reposant sur l'équivalence postulée entre culture préhistorique et ethnie, cette archéologie des peuples atteignit ses formes les plus outrancières avec G. Kossinna, qui, en 1911, affirma qu'il y avait une relation d'identité entre race,

langue et culture archéologique et qui devint l'historien de l'expansion des Indo-Germains.

D'une manière générale nous voyons donc que ce premier type d'archéologie aboutit à une vision essentiellement historique, dont le contenu spécifique est déterminé, au moins dans la zone méditerranéenne, par les textes connus. Ces derniers donnent une vision politique des scénarios historiques, puisque nous savons qu'ils insistent sur les dynasties royales, les conquêtes et les empires. Cette représentation est complétée par des renseignements sur la religion et les transactions commerciales, deux domaines faisant également l'objet de textes écrits. Cette approche historique, propre à l'archéologie classique, se retrouve dans le domaine de la protohistoire* à travers la recherche et l'établissement de séquences locales de peuplement.

L'histoire des peuples « barbares » est intégrée au destin des grandes civilisations par l'intermédiaire du diffusionnisme. Seul le rayonnement exercé par les grandes civilisations urbaines de la Mésopotamie, de l'Égypte ou de l'Égée permet d'expliquer le développement culturel des peuples de la périphérie. Les cultures préhistoriques, identifiées à partir des vestiges matériels, poteries, outils, plans d'habitation, tombes, reflètent enfin fidèlement les peuples qui leur ont donné naissance.

Le cadre des sciences de la nature et de la société

Le lien que nous établissons ici entre sciences de la nature et sciences sociales repose essentiellement sur les très nombreux rapports décelables entre les idées évolutionnistes de Darwin et la pensée sociale du XIX^e siècle. Darwin est un fils de son temps et l'on retrouve dans sa théorie du transformisme et de l'évolution naturelle des espèces le système social dans lequel il vit, où la règle d'or est le libéralisme. Curieusement la théorie darwinienne sera exploitée politiquement dans deux directions opposées :

1. Sous l'inspiration de *F. Galton*, le cousin de Darwin, les inégalités sociales criantes de la société industrielle anglaise de l'époque seront considérées comme une nécessité naturelle ; il en ira de même pour la hiérarchie que l'on admet à l'époque entre les races. La voie est alors tracée pour une condamnable justification du racisme.

2. D'un autre côté *K. Marx* et *F. Engels*, déjà acquis au transformisme, prendront connaissance avec enthousiasme de l'œuvre de Darwin, trouvant dans celle-ci la base scientifique de la lutte des classes.

Des deux côtés de l'échiquier politique, nous voyons donc qu'il est impossible de dissocier le triomphe du transformisme dans les sciences naturelles des idées orientant la pensée sociale de l'époque. Il est maintenant nécessaire de remonter aux origines de ce transformisme.

Il y a quelque 200 ans, l'idée que le monde avait été créé en 4 004 avant J.-C. était communément acceptée. Au xvii^e siècle un Irlandais, l'archevêque d'Armagh, J. Usher, avait avancé cette date après avoir calculé l'âge d'Adam et de ses descendants d'après la tradition de l'Ancien Testament.

Le xix^e siècle voit progressivement s'effondrer ce mythe dans une atmosphère souvent polémique ; c'est le siècle de la découverte de la profondeur historique de l'homme, l'origine de notre espèce étant sans cesse reculée dans le temps. De nos jours, notre premier ancêtre, l'*Homo habilis**, tailleur d'outils de pierre, est situé entre 2,2 et 4 millions d'années.

La première moitié du xix^e siècle est également l'époque de la naissance de la géologie et de la paléontologie animale. On récolte dans des terrains *antédiluviens* et dans des grottes de très nombreux ossements d'animaux d'espèces disparues.

Le célèbre paléontologiste G. Cuvier tente alors de concilier les données de la paléontologie et le dogme de l'Église, en suggérant l'existence de catastrophes successives et de périodes d'accalmies. Dieu aurait d'abord créé les organismes marins, puis les reptiles et enfin les mammifères. Tous ceux-ci furent détruits à leur tour, et une quatrième création, telle qu'elle est décrite dans l'Ancien Testament, disparut enfin lors du Déluge, à l'exception des hôtes de l'Arche de Noé.

Cette longue histoire était inconciliable avec un monde vieux de quatre millénaires seulement. G. Cuvier repoussa donc la création du monde vers 80 000 ans.

A la même époque on commence à identifier correctement le caractère humain de certaines pierres taillées, mais le synchronisme de ces outils et des faunes antédiluviennes disparues n'est pas (ou mal) perçu, car il est impensable alors que l'homme puisse être antérieur au Déluge.

L'année 1859 est marquée à la fois par la parution de *L'origine des espèces* de Darwin, et la reconnaissance, grâce aux travaux de J. Boucher de Perthes, de la présence de l'homme aux périodes antédiluviennes. La découverte de « haches » taillées dans les graviers antédiluviens des terrasses de la Somme apportait en effet la preuve formelle de l'antiquité de l'homme.

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, les premières chronologies géologiques, paléontologiques et préhistoriques se précisent et l'on abandonne peu à peu l'idée de catastrophes successives rythmant l'histoire de la vie. Le transformisme triomphe. On ne peut s'empêcher de comparer les outils de pierres anciens découverts en Europe aux outils des sociétés technologiquement les moins avancées subsistant encore à l'époque dans certaines parties du monde.

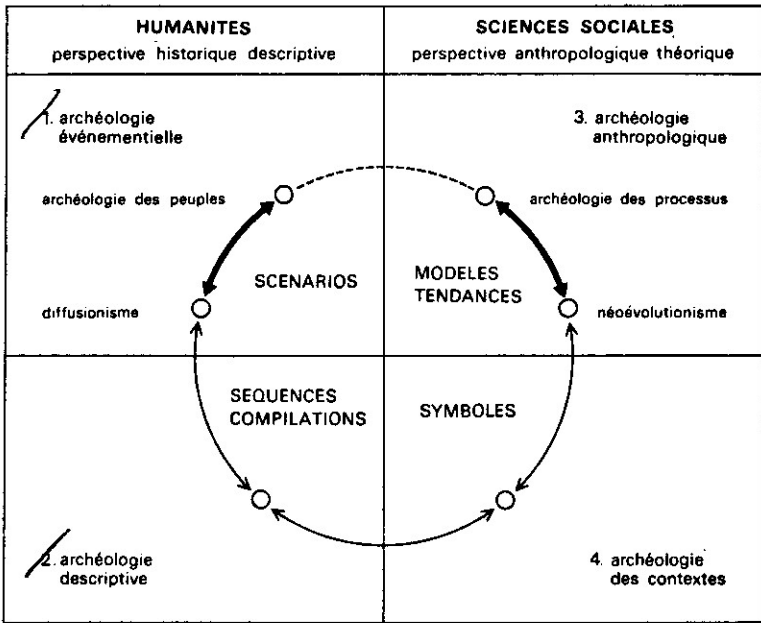
L'homme primitif trouve son reflet chez l'Australien, le Bochimán, le Pygmée ou le Polynésien.

L'idée d'une évolution culturelle comparable à l'évolution naturelle naît alors, et trouvera son expression la plus raffinée dans les travaux de L.H. Morgan.

Dans *Ancient Society* (1877), livre qui influencera *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* d'Engels, L.H. Morgan donne une vision unilinéaire de l'évolution culturelle de l'humanité. Le schéma évolutif proposé intègre à la fois l'évolution chronologique de la culture et la hiérarchie culturelle constatée dans le monde contemporain ou subcontemporain. La classification logique et la hiérarchisation d'un certain nombre de sociétés contemporaines ou de sociétés historiquement connues sont converties en séquence chronologique et historique.

Cette seconde ligne de pensée aboutit donc à une vision évolutionniste de l'histoire humaine qui tend à réduire à un modèle théorique général les diverses séquences historiques connues. Toutes les sociétés doivent obligatoirement passer, au cours de leur histoire, par des stades de développement déterminés. Certaines d'entre elles effectuent ce parcours plus rapidement que d'autres. Cette perspective anthropologique est caractérisée par l'intérêt porté aux « lois » d'évolution de la société. La théorie permet d'interpréter et d'ordonner les faits révélés par les recherches préhistoriques et l'observation des inégalités du monde contemporain. Cette approche est réductionniste, puisque les diverses sociétés sont censées suivre dans leur développement une lignée évolutive unique menant à la civilisation bourgeoise industrielle libérale du début du XX^e siècle, conçue comme l'aboutissement nécessaire de l'évolution.

2



1

Figure 6. Relations logiques entre les diverses approches théoriques des archéologies contemporaines. L'opposition entre le haut et le bas du tableau marque l'apparition, en 2 et 4, d'erreurs fondamentales dans la compréhension du mécanisme de la connaissance.

2. L'héritage du XIX^e siècle

Les deux lignes de pensée brièvement décrites présentent naturellement de nombreuses relations. L'histoire des peuples de G. Kossinna s'inscrit par exemple dans la lignée des recherches protohistoriques des archéologues du nord de l'Europe, mais sa conception de la supériorité de la race aryenne découle directement des théories racistes issues de la perversion du transformisme de C. Darwin. Cette distinction conserve néanmoins, pensons-nous, une certaine pertinence lorsque l'on examine les travaux archéologiques actuels, et peut nous aider à ordonner notre réflexion. Bien sûr plus personne ne pense que l'histoire des sociétés humaines puisse être conforme à un modèle évolutionniste unique, ou que toutes les inventions culturelles importantes se situent dans les sphères des grandes civilisations urbaines de l'Antiquité.

Nous pouvons néanmoins continuer à opposer aujourd'hui une archéologie historique et descriptive à une archéologie plus théorique, plus directement liée aux sciences sociales et anthropologiques.

Par l'examen de divers travaux récents nous tenterons de mieux comprendre les partis pris théoriques cachés derrière les interprétations pour en saisir les limites.

Le schéma de la *figure 6* permet de saisir la position logique des diverses orientations théoriques actuelles. La distinction entre la partie gauche et droite du tableau découle de l'histoire des idées telle que nous l'avons présentée jusqu'ici. On peut également ajouter que la perspective anthropologique se rencontre essentiellement (mais non uniquement) dans les pays anglo-saxons.

L'opposition entre le haut et le bas du tableau est plus complexe à comprendre, et sa signification n'apparaîtra que progressivement au long des développements qui suivent, à travers les critiques que nous pourrions formuler. Il suffit de dire pour le moment que nous concevons cette partie inférieure comme une altération épistémologique de la partie supérieure. L'épistémologie est la science de la connaissance.

Les conceptions théoriques regroupées à ce niveau présentent, semble-t-il, chacune à leur façon, certaines lacunes graves dans la manière dont les auteurs conçoivent le mécanisme de cette connaissance. L'archéologie descriptive est une quête sans objectif, l'archéologie des contextes confond la réalité et le discours que l'on peut élaborer à son propos.

1. Archéologie descriptive. L'archéologie descriptive regroupe les partisans d'une archéologie purement descriptive, que l'on voudrait voir libérée de tout présupposé théorique. On admet qu'il n'est pas possible d'imposer un ordre à la réalité humaine car cette dernière est trop complexe. Les faits humains sont irréductibles, ils sont trop variables et trop imprévisibles pour être réduits en systèmes. Les auteurs qui se réfèrent explicitement à cette position sont peu nombreux ; en revanche, de multiples travaux dépourvus de tout parti pris théorique peuvent se ranger dans cette catégorie.

2. Archéologie événementielle. Nous trouvons dans cette deuxième perspective les travaux historiques d'une archéologie relativement traditionnelle, descriptive dans le meilleur sens du terme. L'intérêt se porte essentiellement sur la recherche de scénarios historiques locaux. A ce niveau, description de la

diffusion des cultures ou des traits culturels et restitution des peuplements et de l'histoire des peuples sont étroitement imbriquées. Cette perspective est caractéristique de nombreux travaux européens, et découle, nous l'avons vu, d'une longue tradition. Elle se retrouve pourtant en Amérique sous l'appellation *histoire de la culture* (*culture history*) où elle présente certaines relations avec l'archéologie des contextes. Plusieurs historiens de la culture traitent en effet la culture comme un ensemble d'idées et de valeurs normatives (ayant force de loi) donnant aux produits matériels de l'activité humaine leur forme concrète.

3. Archéologie anthropologique. Les contours de cette troisième catégorie se superposent approximativement à la *Nouvelle Archéologie* anglo-saxonne. Comme nous l'avons vu, il s'agit d'une perspective plus théorique présentant des liens très étroits avec l'anthropologie culturelle, terme désignant, dans les pays anglo-saxons, l'ethnologie. Les travaux rattachés à cet ensemble se regroupent autour de deux pôles.

Le premier pôle est une archéologie des processus (*process archaeology*). Les partisans des processus culturels voient la culture comme une interaction entre plusieurs systèmes* qui comprennent chacun des facteurs culturels et des facteurs non culturels. La perspective historique dans laquelle se placent généralement ces auteurs entraîne une vision néo-évolutionniste de la dynamique des sociétés qui constitue le second pôle de cette école. Dans cette perspective les sociétés passent par des stades de développement reconnus, mais les trajectoires historiques peuvent varier d'un cas à l'autre.

4. Archéologie des contextes. L'archéologie des contextes (*contextual archaeology*) dérive, par réaction, de l'archéologie des processus. Pour les tenants de cette école, inspirée, nous semble-t-il, du structuralisme de C. Lévi-Strauss, la culture matérielle et la société sont en grande partie déterminées par la pensée symbolique des peuples. Cette dernière étant variable d'une population à l'autre, il est illusoire de tenter de généraliser. Il est donc nécessaire de traiter chaque cas, chaque *contexte*, comme une structure unique et d'en entreprendre l'analyse interne.

La manière dont nous avons disposé ces quatre tendances dans le schéma de la *figure 6* permet de conserver les liens unissant de façon privilégiée les diverses approches. Les tendances 1 et 4 sont

essentiellement liées par leur refus commun de toute généralisation.

On remarquera enfin que nous avons négligé de parler ici de la place occupée par la contribution des sciences naturelles à la compréhension de l'environnement des sociétés anciennes : climat, topographie, nature des sols, paysage végétal, faune. Cette omission est volontaire, car nous retrouvons actuellement l'intérêt porté à ces disciplines dans pratiquement tous les types d'approche. Il s'agit d'autre part de considérations accessoires qui n'influencent pas la théorie de la connaissance archéologique.

3. *L'archéologie descriptive ou l'irréductibilité des faits humains.*

L'idée que les faits humains sont beaucoup trop complexes pour pouvoir être étudiés comme les faits de la nature se rencontre fréquemment dans les sciences humaines. Un certain nombre de travaux se réclamant apparemment de cette position tentent de justifier une archéologie et une histoire purement descriptives.

Certains projets de banques de données se proposant de réunir en de gigantesques corpus de multiples informations sur les objets archéologiques les plus divers — silex taillés, monnaies, sculptures, poteries, etc. — s'inscrivent à notre avis dans cette optique, où l'on admet simultanément, et d'une manière qui peut paraître contradictoire, l'impossibilité de réduire les faits humains dans des théories unificatrices et la possibilité de donner de la réalité une description « exhaustive ».

Les positions théoriques

Nous trouverons l'écho de telles positions dans deux ouvrages, l'un d'un historien, P. Veyne, et l'autre d'un archéologue, P. Courbin. Dans *Comment on écrit l'histoire* (1971), P. Veyne insiste à juste titre sur le caractère ouvert des systèmes* étudiés par l'historien (donc également par l'archéologue). La notion de système permet de mieux décrire la complexité de la réalité (de la vie, des machines, de la société). Un système est un ensemble d'éléments en interaction dynamique, organisés en fonction d'un but (J. de Rosnay, 1975).

En biologie, en sociologie et en histoire, les interactions constatées intègrent la durée (les phénomènes se déroulent au

cours du temps) et l'irréversibilité (l'évolution du système au cours du temps ne peut être renversée, le système ne peut jamais retrouver son équilibre de départ).

Dans ces domaines les systèmes sont d'autre part toujours en interaction avec l'extérieur (l'environnement situé en dehors des limites fixées par la définition du système), il s'agit donc de systèmes ouverts. Le but de l'organisation du système ne peut être que constaté à postériori. La cellule des êtres vivants est un système ouvert, son but est de maintenir sa structure, d'assumer certaines fonctions vitales (variables selon les types de cellules) et de se diviser. Le but d'une société humaine est de survivre malgré les changements de l'environnement extérieur, qu'ils soient d'origine naturelle (climat, etc.) ou humains (interaction ou compétition avec d'autres sociétés étrangères).

Les conclusions que P. Veyne tire de ces constatations sont au nombre de quatre et s'enchaînent logiquement :

1. Une telle situation ne permet pas de prédire l'évolution ultérieure d'un système qui dépend de trop de facteurs non maîtrisables : interaction avec d'autres sociétés, changements climatiques, intervention volontaire d'hommes éminents, etc. L'évolution même du système ne peut être reconstituée qu'à postériori, avec toutes les difficultés que l'on peut rencontrer dans la validation du scénario proposé. L'histoire doit, en conséquence, être pensée comme indéterminée. Elle est le fruit du hasard.

2. Il s'ensuit que l'histoire ne peut être que descriptive et narrative. Elle ne peut que reconstituer des *séquences d'événements*.

3. L'histoire permet de prendre conscience de l'évolution globale des systèmes, mais elle n'explique rien. Expliquer scientifiquement nécessite que l'on choisisse un secteur beaucoup plus limité de la réalité. L'histoire s'opposera donc toujours à la science.

4. Il se confirme ainsi jour après jour que l'homme est une matière variable et imprévisible, sur lequel il est impossible de porter un jugement définitif. Les faits humains sont irréductibles, aucune généralisation n'est possible.

Nous extrairons du livre quelque peu polémique de P. Courbin, *Qu'est-ce que l'archéologie ?* (1982), de quoi éclairer la conception théorique de cet auteur sans nous arrêter ici aux critiques qu'il adresse aux adeptes de la Nouvelle Archéologie, question sur laquelle nous reviendrons par la suite. La position

de P. Courbin se situe bien en deçà de celle de P. Veyne puisque cet auteur pense que l'archéologue n'a pas à prendre position sur le caractère déterministe ou non de l'Histoire.

La seule raison de lier ici ces deux réflexions est l'insistance avec laquelle elles tentent de justifier une approche purement descriptive de la réalité ancienne.

L'argumentation de P. Courbin tient en quatre points :

1. Du point de vue opératoire, et bien que cela ne soit pas totalement exact, il est utile d'admettre qu'il existe des faits indépendamment de toute problématique précise. Les découvertes de l'archéologue parlent d'elles-mêmes. Point n'est besoin de poser des questions précises à la réalité. Les grandes découvertes de l'archéologie, le trésor de Tout-Ankh-Amon, ou le tombeau de Philippe de Macédoine, ont fait progresser les connaissances du passé, sans qu'il ait été nécessaire de les intégrer dans des problématiques définies.

2. Le rôle spécifique de l'archéologue est d'établir les faits, qu'ils soient pertinents ou non. La notion même de pertinence perd en effet tout contenu du fait de la position adoptée en 1. Pour cela l'archéologue doit démêler le contexte des objets, il doit déterminer et décrire ces derniers, les classer et les quantifier. Il opère des *compilations*.

3. L'archéologue n'a pas besoin d'explicitier ses démonstrations. La transparence de l'argumentation est inutile.

4. L'archéologue doit, spécifiquement, établir les faits, mais il n'a pas à les interpréter. D'autres peuvent le faire mieux que lui, une fois la documentation archéologique constituée. La compréhension des faits est du ressort de l'anthropologue et de l'historien.

Les projets, nés dans les années 70, de grandes banques de données destinées à réunir le plus d'informations possibles sur divers objets archéologiques, s'inscrivent parfaitement dans cette doctrine. On pensait alors que la puissance des ordinateurs allait permettre de résoudre tous nos problèmes.

En 1974 H. de Lumley proposait la mise en place d'une banque de données permettant l'exploitation des informations recueillies sur des sites préhistoriques. L'auteur souhaitait mettre au point une méthode universelle d'investigation et de traitement automatique de la *documentation de fouilles* pour pouvoir maîtriser l'énorme quantité d'information produite par les recherches des archéologues et des divers spécialistes

des sciences naturelles travaillant en collaboration avec eux. Le projet voulait regrouper tous les codes* descriptifs et les répartir dans les secteurs suivants :

Lexique des caractéristiques géographiques des sites archéologiques.

Lexique des références et des caractéristiques topographiques des objets.

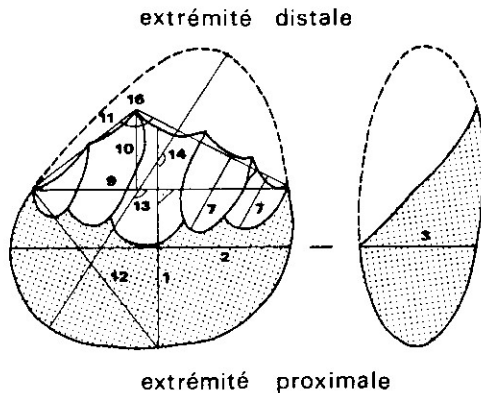


Figure 7. Quelques traits retenus par H. de Lumley pour décrire un galet taillé de type « chopper ». Malgré le nombre et la précision des mesures préconisées, il est évident que nous n'avons pas un système « exhaustif » de description et que d'autres mesures ou observations pourraient être proposées sans jamais épuiser les possibilités descriptives (d'après Simone, 1980, p. 15 et 16).

La perpendiculaire au milieu de la corde du tranchant constitue l'axe de l'outil.

1. Longueur de l'axe de l'outil (L)
 2. Largeur de l'outil (l)
 3. Épaisseur de l'outil (e)
 4. Périmètre de l'outil
 5. Poids de l'outil
 6. Nombre et ordre des enlèvements
 7. Longueur des enlèvements
 8. Forme du tranchant, longueur de l'arc
 9. Forme du tranchant, longueur de la corde
 10. Forme du tranchant, longueur de la flèche
 11. Distance de l'extrémité gauche du tranchant à l'extrémité distale de la flèche
 12. Distance de l'extrémité gauche du tranchant à l'extrémité proximale du galet
 13. Angle compris entre le grand axe du galet support et la corde du tranchant
 14. Angle compris entre le grand axe du galet support et l'axe de l'outil
 15. Angle compris entre le grand axe du galet support et l'axe de symétrie
 16. Angle de convergence d'un outil à bords convergents
 17. Degré d'épannelage : importance relative de la surface de la partie travaillée
 18. Distance du bord opposé à l'extrémité de l'enlèvement le plus long
 19. Distance du bord opposé à l'extrémité du biseau dans sa partie la plus étroite.
- Etc.

Lexique des caractéristiques de la faune.
Lexique des caractéristiques de l'outillage de pierre
(Fig. 7).

Lexique des caractéristiques de l'outillage d'os.

Lexique des caractéristiques de l'outillage de métal.

Lexique des caractéristiques de la céramique.

Lexique des caractéristiques des pierres et des blocs.

Lexique des caractéristiques des restes végétaux, charbons de bois, graines, etc.

Lexique des aménagements intentionnels réalisés par l'homme préhistorique (foyers, fosses, pavements, etc.).

Lexique des caractéristiques des pollens.

Lexique des données sur la succession des couches et la géologie.

En apparence le projet répondait aux préoccupations des préhistoriens, mais il était utopique et outrancier pour deux raisons : il se donnait pour but l'enregistrement de toutes les caractéristiques des objets, il était en principe destiné à tous les objets d'une fouille. H. de Lumley comptait d'autre part mettre sur pied une banque générale de données pouvant accueillir les résultats de multiples équipes de recherches travaillant dans toutes les régions du monde, sur toutes les périodes de la préhistoire. La prétention à l'exhaustivité était ainsi complète. Comme on pouvait le prévoir le projet ne fut jamais réalisé, et l'on a totalement abandonné, en l'état actuel de la réflexion théorique, l'idée de le mettre en œuvre.

Les limites de l'archéologie descriptive

Les critiques que l'on peut adresser aux positions que nous avons énoncées paraissent tellement évidentes que nous ne pouvons comprendre comment de telles idées ont pu naître et surtout comment elles ont pu se répandre.

1. Disons tout d'abord notre complet accord sur le caractère ouvert des systèmes* décrits par l'historien. Sans doute n'est-il pas facile d'isoler, dans l'histoire, des ensembles clos sans interactions avec l'extérieur. Une telle approche n'est pourtant pas totalement exclue, à condition de limiter ses objectifs. De telles études commencent à apparaître, en ethnologie, dans le domaine de la terminologie de la parenté, où la manière de dénommer ses parents, variable d'une culture à l'autre, répond à des lois qu'il est possible d'expliciter. Mais la question n'est pas là. La présence de systèmes ouverts n'a jamais empêché une démarche scientifique de se constituer. On sait en effet que la notion de système fermé n'est qu'un artifice de la recherche, qui

permet de constituer son objet, et donc de le maîtriser. La nature et notre monde, physique et chimique, géologique, biologique, ne comportent que des systèmes ouverts, et pourtant la démarche que l'on nomme la science existe. Qu'y a-t-il de plus ouvert qu'un être vivant dans son environnement naturel, parmi les autres individus de son espèce ? Et pourtant la biologie existe, qui étudie les constituants et le fonctionnement des organes de cet animal. Il est possible d'analyser ses cellules et le fonctionnement de ses chromosomes en supprimant de son champ d'étude l'animal lui-même. Il est possible, sur cette base, d'établir des pronostics* unissant tel phénomène à tel autre. Dans ce domaine la notion de vrai et de faux a un sens. Les réactions de la communauté scientifique à la découverte de chercheurs falsifiant leurs expériences montrent que l'on se trouve sur un terrain où la notion de connaissance a un contenu. Il n'est pas possible de se limiter au domaine du plausible, comme c'est la plupart du temps le cas dans les sciences humaines.

2. On n'a aucune raison de penser que les faits humains sont plus complexes que les faits de la nature. Cette réaction vient probablement d'un certain sentiment d'impuissance de la part des gens travaillant dans le domaine des sciences humaines. Et cette impuissance découle en partie du fait que les problèmes à résoudre ont été mal et trop globalement délimités.

Qui peut ne pas être étonné de la complexité des systèmes vitaux mise en évidence par les récents progrès de la biologie moléculaire ? La manière dont les chromosomes transmettent l'information nécessaire au développement et à la bonne marche d'un être vivant défie l'imagination la plus audacieuse. Et pourtant ce domaine fait l'objet d'une démarche se conformant aux exigences les plus strictes de la science.

3. Il n'est pas possible de décrire sans limiter la description à certains aspects de l'objet observé, formes, couleurs, constituants physiques, etc. Et qui dit limitation cohérente dit subordination à un projet théorique, conscient ou non. Il y a plusieurs manières de lire la réalité et ce choix nécessite des présupposés théoriques.

Dans le projet de banque de données cité, le protocole de description des objets présentés se voulait exhaustif. Les traits descriptifs retenus pour les outils de pierre taillée comportaient notamment de très nombreuses indications sur le nombre d'enlèvements observables sur chaque face, sur la dimension, la forme et l'enchaînement de ces enlèvements,

sur la dimension et les proportions générales de l'outil, sur son poids, sa nature minéralogique, sa patine, etc.

On pensait alors avoir donné une *description complète* dans laquelle il aurait été possible de choisir les informations susceptibles d'être posées sur l'ancienneté et la date de l'outil, sur sa fonction, sur les conditions de son utilisation. Depuis lors, une nouvelle discipline est née, la *tracéologie*, qui étudie, par l'intermédiaire de photos obtenues avec un microscope électronique à balayage, les plus petites traces, totalement invisibles à l'œil nu, traces enregistrées sur les tranchants des outils lors de leur utilisation.

L'étude de ces traces permet de savoir quelles ont été les matières travaillées et de retrouver le fonctionnement de l'outil. Il est bien évident que le projet de banque de données ne pouvait prévoir ces développements. L'information enregistrée, aussi complète soit-elle, était donc inutilisable dans cette nouvelle perspective, elle ne pouvait répondre aux nouvelles questions posées ; elle ne peut répondre à toutes les questions.

4. Nous voyons ainsi que l'archéologie ne peut être limitée à une technique d'observation, de collecte et de présentation de la documentation, et qu'elle doit être une histoire et/ou une anthropologie. Elle ne peut en effet se dissocier de ces deux approches, qui, parce qu'elles disposent d'informations plus riches et plus complètes sur l'homme, permettent seules de formuler un cadre théorique utilisable. L'identité de l'archéologie ne repose pas sur son éloignement par rapport à ces deux disciplines, mais sur la nature très spécifique des matériaux sur lesquels elle travaille, vestiges matériels partiels, et réalité tronquée par les effets destructifs du temps.

4. *L'archéologie événementielle, diffusionnisme et archéologie des peuples*

Le diffusionnisme et l'archéologie des peuples ont quelque peu passé de mode, et la plupart des préhistoriens accueillent avec un certain scepticisme les grandes reconstitutions historiques déplaçant peuples et idées sur l'échiquier de la géographie. La tentation diffusionniste reste pourtant présente dans plusieurs travaux, aussi n'est-il pas inutile de tenter de dénoncer les pièges tendus par ces conceptions. Ces dernières se rencontrent en effet dans des domaines très variés.

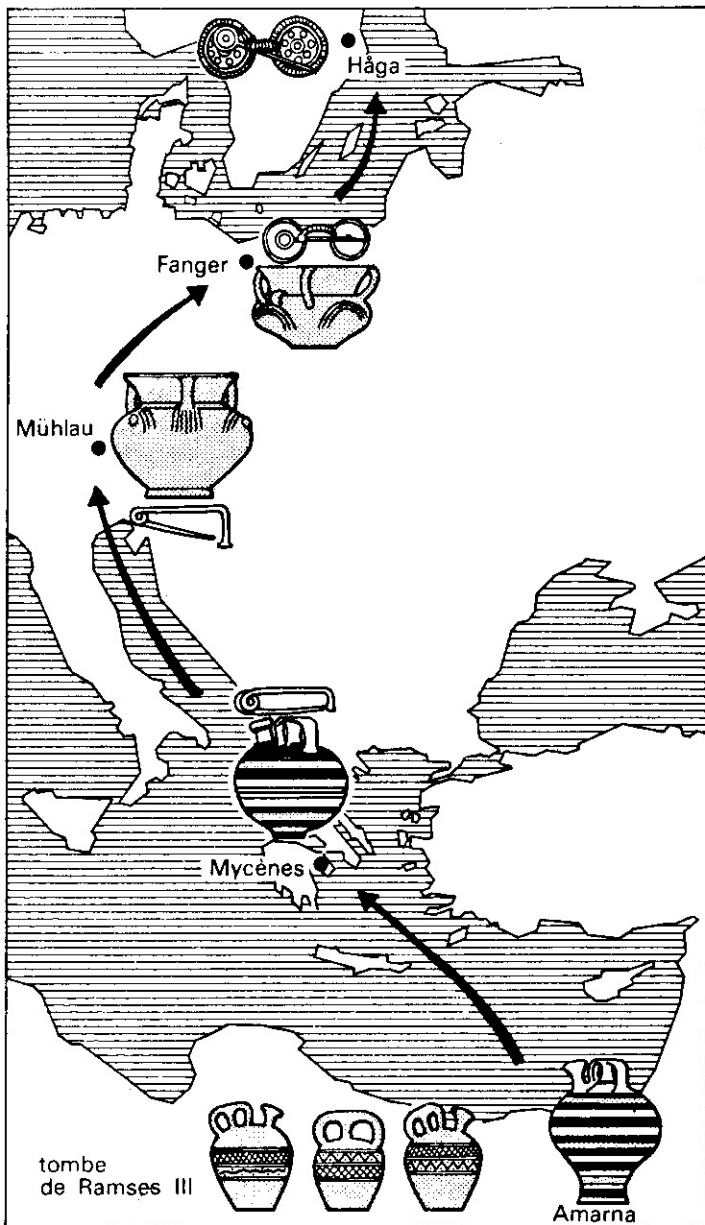


Figure 8. Datation d'une fibule scandinave à double tige grâce à la chronologie égyptienne. Avant l'apparition des datations par le carbone 14, l'ensemble de la chronologie protohistorique de l'Europe reposait sur des comparaisons avec des matériaux historiquement datés grâce à la chronologie égyptienne. L'exemple présenté comporte cinq relais. 1. Nécropole de Tell-el-Amarna (Égypte), datée de 1350 à 1150 av. J.-C. 2. Mycènes (Grèce). 3. Mühlau près d'Innsbruck (Autriche). 4. Fanger (Poméranie). 5. Häga (Suède), fibule à double disque à laquelle il est possible d'attribuer la date 1350-1150 av. J.-C. Malgré une certaine rigueur, cette méthode peut entraîner des erreurs assez importantes, les objets retenus ayant une certaine durée de vie (d'après Eggers, 1959, fig. 13).

L'origine des dolmens* européens a été recherchée dans les civilisations urbaines de l'Égée comme la civilisation des pyramides de terre (*mounds*) du Mississippi a été rattachée aux grandes civilisations du Mexique. C. Renfrew (1973) a bien mis en évidence l'une des circonstances qui a abouti, dans le cadre de la préhistoire européenne, à l'idée diffusionniste. Sans repères chronologiques acceptables (les datations par le carbone 14* étaient alors inconnues) des préhistoriens comme O. Montelius se tournèrent vers l'étude des objets originaires du Proche-Orient importés à la périphérie des aires de ses grandes civilisations. Ces objets permettaient en effet d'étendre les repères fournis par les chronologies historiques au-delà de leur aire d'extension. Malheureusement la répartition de ces objets restait plus limitée que prévu. Il était donc nécessaire, soit d'établir de multiples relais entre, par exemple, les objets égyptiens et les fibules du Danemark, avec toutes les erreurs que cela pouvait comporter (Fig. 8), soit d'avancer une hypothèse supplémentaire, la diffusion de la culture. Le cadre chronologique de référence pouvait alors être étendu au-delà de l'aire de diffusion directe des biens échangés, et reposer sur des analogies plus subtiles entre les objets des civilisations du Proche-Orient et les objets de la périphérie « barbare ». L'hypothèse devint alors explication, les analogies furent expliquées par les contacts liant les peuples les uns aux autres, par les déplacements de certains individus isolés, marchands, prospecteurs, etc., ou par la migration de peuples entiers.

Une bonne vue synthétique de cette situation est donnée par G. Childe, dans son article de 1929, *The Orient and Europe* :

1. La civilisation en Orient est extrêmement ancienne.
2. La civilisation peut diffuser.
3. Des éléments de civilisation ont été effectivement diffusés d'Orient en Occident.
4. La diffusion d'objets orientaux, historiquement datés, fournit des repères adéquats pour replacer l'Europe préhistorique dans le cadre de la chronologie historique.
5. Les cultures préhistoriques européennes sont plus pauvres que les cultures orientales contemporaines ; la civilisation est donc plus tardive en Europe que dans l'Est.

Les positions théoriques

Dans l'archéologie événementielle, l'unité explicative, introuvable au niveau de l'appréhension directe et de la description des

faits, est comme nous le verrons rejetée soit dans le passé soit à l'extérieur de la zone géographique étudiée.

1. La première thèse, présente à l'esprit des archéologues de l'« événement », est l'idée, développée par G. Childe, qu'il est possible de restituer les événements qui ont affecté les sociétés anciennes à partir de leurs vestiges archéologiques.

L'archéologie est, pour les temps précédant l'apparition de l'écriture, le substitut de l'histoire politique et militaire de l'époque. Les cultures préhistoriques sont les acteurs de cette histoire, les migrations, les déplacements de populations remplacent les batailles, les traités et les grandes décisions politiques.

2. L'idée fondamentale qui sous-tend également les hypothèses diffusionnistes porte sur les mécanismes de l'invention et du progrès.

La plupart des innovations et des progrès importants de l'histoire, agriculture, métallurgie, architecture monumentale comme les pyramides, ne peuvent s'être produits qu'une fois. Le concept d'unité d'origine s'oppose donc très nettement à la compréhension évolutionniste de l'histoire. Dans le cas de l'évolutionnisme linéaire, en effet, toutes les civilisations doivent, à un moment ou à un autre de leur histoire, passer par certains stades de développement comportant certaines innovations culturelles. Ces innovations peuvent donc apparaître, à des moments divers, de façon indépendante en des points divers de l'espace.

Dans le cas du diffusionnisme, la diversité étudiée se rattache à une unité ancienne. Cette perspective est particulièrement intéressante, car elle résulte d'un artifice. Il consiste à établir tout d'abord un arbre de classification hiérarchique des données de l'observation, c'est-à-dire un classement logique, du général, représenté par le tronc commun, au particulier, figuré par les branches de l'arborescence. Cette représentation est ensuite interprétée comme un processus de diversification, rendant compte, pense-t-on, d'une série d'événements historiques. Un tel glissement, volontaire ou non, s'observe dans plusieurs disciplines.

En linguistique historique, le classement des langues indo-européennes aboutit par exemple à l'identification d'une hypothétique langue originelle, l'indo-européen, que l'on cherche à situer dans le temps et dans l'espace.

En anthropologie physique, les concepts de « types » anthropologiques (méditerranéen, nordique, alpin, etc.) sont inter-

prétés de la même manière. On retrouve, sous une forme très élaborée et explicite, cette approche en *paléontologie*, dans le cladisme, méthode qui consiste à classer les espèces animales (ou végétales) sur la base de certaines caractéristiques anatomiques. Les espèces qui ont en commun le plus grand nombre de caractéristiques sont historiquement les plus proches. L'arbre de classement est donc censé rendre compte de l'histoire de la diversification des êtres vivants. Deux espèces très comparables ont un ancêtre commun relativement proche dans le temps.

3. On constate également que les innovations évoquées ci-dessus ont tendance à se grouper, ce qui indique que certaines sociétés et certaines civilisations sont plus inventives que d'autres, et s'élèvent donc plus rapidement sur l'échelle du progrès. Les innovations vont donc diffuser, de ces centres privilégiés, vers la périphérie « sous-développée ». Les idées ont naturellement varié sur la nature, le nombre et l'importance relative de ces centres. O. Montelius et G. Childe ont accordé un rôle privilégié aux civilisations urbaines du Proche-Orient, Mésopotamie, Égypte, Egée (Crète et Cyclades). G. Childe et d'autres chercheurs, comme M. Gimbutas, ont également cherché à expliquer certains traits culturels de la fin du Néolithique européen par l'apport des peuples des Steppes. E. Smith a poussé l'argumentation diffusionniste jusqu'à ses conséquences logiques extrêmes, en faisant dériver toute la civilisation mondiale de la civilisation égyptienne. Renversant l'ordre des choses, G. Kossinna a accordé à la civilisation protohistorique du nord de l'Europe et de la Scandinavie un rôle dominateur et privilégié, en inventant les Indo-Germains. Explications variées également en ce qui concerne les causes de l'expansion des traits culturels des centres vers la périphérie ; mentionnons pêle-mêle les poussées démographiques, les déséquilibres écologiques, l'impérialisme militaire, la recherche de matières premières, les contacts commerciaux, etc.

4. Les divers auteurs insistent également sur le contraste entre la pureté des traits culturels d'origine et le caractère plus grossier et rudimentaire des emprunts observés à la périphérie. Comme l'a remarqué G. Childe, la civilisation se dégrade en se répandant et elle se diversifie sous l'influence de la variété des situations qu'elle rencontre.

5. Les reconstitutions proposées reposent enfin sur une conception monolithique des cultures préhistoriques que l'on identifie aux peuples ou aux ethnies de l'histoire. G. Childe

établit particulièrement bien cette équivalence en procédant aux assimilations successives suivantes :

- Un ensemble de traits culturels (formes de poteries, tombes, habitations, etc.) régulièrement associés les uns aux autres constituent une *culture* préhistorique.
- Cette culture correspond à un *peuple*.
- Lorsque cet ensemble est régulièrement et exclusivement associé à des restes osseux humains présentant un type physique spécifique on peut remplacer le terme de peuple par celui de *race*.
- Puisque le langage joue un rôle déterminant dans la formation et la transmission des traditions sociales, on peut dire qu'un groupe, qui se distingue par une civilisation particulière, doit posséder une *langue* qui lui est propre.

Nous donnerons deux exemples d'interprétations historiques de type diffusionniste. Le premier concerne l'origine des tombes mégalithiques*, le second l'expansion présumée des populations des steppes situées au nord de la mer Noire.

Tout le monde connaît les monuments funéraires et religieux appelés dolmens*. Ces derniers datent du Néolithique et se retrouvent dans de nombreuses régions du bassin occidental de la Méditerranée, de la façade atlantique de l'Europe et des zones septentrionales de notre continent. Les premières études de ces monuments ont toutes fait appel aux modèles diffusionnistes. Les comparaisons proposées prenaient comme modèle le *Trésor d'Atrée* et les tombes mycéniennes datées de 1500 av. J.-C. O. Montelius les replace dans le cadre néolithique et cherche les prototypes de ce type d'architecture en Méditerranée orientale, dans les « dolmens » de Syrie et de Palestine. On doit par la suite à G. Childe (1962) la tentative la plus poussée d'explication diffusionniste de l'origine des mégalithes. Cet auteur constate que l'architecture des monuments et les objets funéraires associés aux sépultures varient d'une région à l'autre, comme les types humains représentés. Malgré cette hétérogénéité le phénomène présente une incontestable unité, qui est celle d'une *religion mégalithique*. Pour expliquer cette unité l'auteur se réfère à deux modèles historiques successifs. La vague de diffusion la plus ancienne serait due à des *missionnaires* et à de *saints hommes* qui auraient propagé dans toute l'Europe une religion originaire de la Méditerranée orientale et liée à l'apparition des premières villes. On assisterait donc à un certain décalage entre une idéologie

d'origine urbaine et des populations réceptrices restées encore à l'état de paysannerie néolithique. Les modèles historiques évoqués à ce niveau sont les druides celtiques et les religieux gallois et irlandais. A une époque postérieure les grands dolmens à couleur de la péninsule Ibérique auraient été construits par de vrais *colons égéens* à la recherche de gisements métallifères. On situe alors l'origine du mégalithisme dans le Bronze ancien égéen. Le modèle historique dont s'inspire G. Childe est ici celui des premières colonies grecques de Méditerranée occidentale. A la diffusion des idées par des hommes isolés s'ajoutent les voyages de *prospecteurs de métaux* et les migrations de petits groupes de *navigateurs* à travers les îles et le long des côtes de la Méditerranée.

Nous savons aujourd'hui que les explications données par G. Childe ne peuvent guère être retenues. Comme l'a bien montré C. Renfrew (1983), les nouvelles méthodes de datation, carbone 14* et dendrochronologie*, prouvent en effet que les monuments mégalithiques occidentaux sont plus anciens que les prototypes orientaux dont ils étaient censés tirer leur origine. Il n'y a donc probablement aucun lien historique entre les dolmens et le développement de l'âge du Bronze en Egée.

Avec le second exemple choisi nous suivons les interprétations de M. Gimbutas. Cet auteur se place dans la perspective d'une histoire des peuples et recherche notamment l'origine des cultures des âges des Métaux en Europe. Si elle s'oppose nettement aux hypothèses de G. Kossinna, elle n'en fait pas moins appel à des explications de même nature, en donnant un rôle de premier plan aux notions de peuples et de migrations.

Selon M. Gimbutas (1979) on assiste à la fin du Néolithique à l'invasion de populations d'origine steppique, les *peuples des Kourganes** (Kourgane veut dire en russe tumulus). Il existe donc une opposition fondamentale et irréductible entre ces populations dites proto-indo-européennes et les populations agricoles néolithiques de l'Antienne Eucope comme nous pouvons le voir dans cette brève énumération :

Type physique	Méditerranéens graciles de petite taille	Cro-magnôïdes robustes de grande taille
Economie	Horticulture, sédentarité	Élevage, nomadisme Cheval. Commerce de produits de luxe
Techniques	Métallurgie du cuivre pur	Métallurgie des alliages (cuivre à l'arsenic, bronze)
	Poteries multicolores richement décorées	Poteries grises ou noires unies
	Pas de chars	Chars à 2 ou 4 roues
Société	Société égalitaire matrilineaire pacifique	Société hiérarchisée patrilineaire guerrière
Habitat	Villages sédentaires souvent de grandes dimensions (proto-urbanisation)	Acropoles et petits villages mobiles
Idéologie	Idéologie de la fécondité et de la régénération de la terre	Idéologie céleste et solaire
	Panthéon dominé par des divinités féminines	Panthéon dominé par des dieux virils et guerriers
Rites funéraires	Grands cimetières à tombes individuelles	Tombes sous tumulus, sépultures d'animaux, sacrifices humains
Langue	Non indo-européenne	Indo-européenne
Origine	Néolithique anatolien et grec	Steppes du nord de la mer Noire

L'analyse de la réalité archéologique permet donc d'identifier, dans une zone géographique déterminée, les steppes, une *protoculture indo-européenne*. L'expansion démographique aurait été le moteur de l'expansion de cette culture en Europe en trois vagues successives :

Vague 1. (4400-4200 av. J.-C. en datation calibrée). Première expansion en direction des Balkans.

Vague 2. (3400- 3200 av. J.-C.). Seconde expansion mettant fin aux civilisations de la Vieille Europe et apparition de groupes métissés (civilisations de Baden et des Amphores globulaires).

Vague 3. (3000-2800 av. J.-C.) Troisième expansion de la civilisation de Jamna. Sous l'impact de cette poussée les groupes métissés sont repoussés vers la périphérie, notamment vers l'ouest et le nord de l'Europe (expansion de la civilisation de Vučedol et de la civilisation de la Céramique cordée*). D'une manière générale, ces divers peuples sont à l'origine de l'âge du Bronze en Europe.

Les limites de l'archéologie événementielle

Contrairement à l'archéologie descriptive, l'archéologie événementielle postule qu'il est possible d'identifier, à travers la diversité des observations, un certain ordre. Nous ne saurions évidemment blâmer une telle position, qui est le propre de tout processus de connaissance. Les approches proposées présentent pourtant certaines limites dont il faut être conscient.

La première étape de ce type de construction consiste à choisir un nombre limité de variables culturelles, et à les isoler de leur contexte. Le groupement de ces variables permet de restituer un ordre qui est projeté, soit dans un passé indéfini, soit à l'extérieur de la zone géographique considérée. Le classement logique établi sur les variables est donc interprété en termes de temps et/ou d'espace. La classification, et la réduction qu'elle implique, devient processus historique. La flèche du temps allant dans le même sens que les embranchements de l'arbre logique. L'ethnie indo-européenne, abstraction restituée par sélection et regroupement de certains traits culturels, donne naissance aux diverses cultures réellement observées à la fin du Néolithique en Europe (Fig. 9).

Cette illusion vient essentiellement de la confusion qui s'établit entre un classement logique et un processus de diversification chronologique. Elle entraîne, dans son sillage, l'idée que les cultures périphériques ne présentent qu'une image appauvrie et dégradée de la pureté originelle. Une telle illusion transparait très nettement dans toutes les théories racistes.

La sélection des traits culturels considérés comme pertinents permet d'identifier des *cultures*. La seconde illusion, située plus haut dans l'échelle des interprétations, consiste à croire que ces traits sont toujours liés les uns aux autres en un ensemble homogène nettement distinct d'autres ensembles — on parle alors d'un *ensemble monothétique* — et que cet ensemble représente un peuple, une langue et une ethnie bien définis. Par ce biais, il devient possible de donner un contenu historique au processus de diversification identifié. Ce type d'interprétation bute malheureusement contre deux difficultés. On peut en effet montrer que les traits culturels s'associent très rarement en groupes monothétiques, mais présentent la plupart du temps une *organisation polythétique*. Dans un ensemble de ce type, les traits culturels sont indépendants les uns des autres. Chacun a sa propre répartition géographique et sa propre durée de vie. La composition des groupes culturels varie donc d'un point à l'autre

de l'espace et du temps. Les études ethnographiques montrent d'autre part que les recouvrements ethnique — langue — culture (pour ne pas parler ici des caractéristiques biologiques) sont très souvent approximatifs sinon inexistants. En conséquence, il y a lieu d'être très prudent, face aux vastes fresques historiques proposées par certains auteurs sur la base d'un nombre limité de traits de la culture matérielle mis en évidence par l'archéologie.

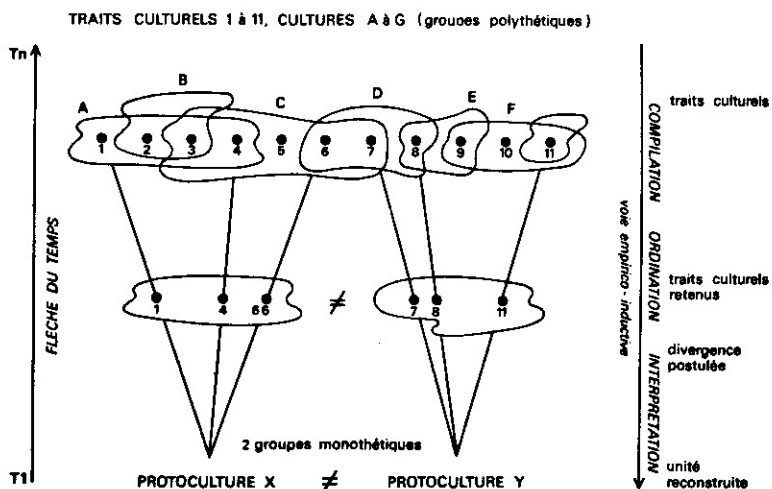


Figure 9. L'archéologie événementielle reconstituée, à partir de la diversité observée, une unité fictive située dans un passé indéfini, et suppose qu'il est possible d'identifier des peuples en se fondant sur certains traits culturels constamment associés les uns aux autres (groupes monothétiques).

5. L'archéologie anthropologique, processus et néo-évolutionnisme

Avec l'archéologie anthropologique nous abordons une optique qui caractérise essentiellement l'archéologie nord-américaine, bien que des chercheurs européens, comme C. Renfrew, aient également travaillé dans cette direction. Les liaisons institutionnelles étroites qui unissent, aux U.S.A., au sein des mêmes laboratoires, l'anthropologie culturelle (notre ethnologie) et l'archéologie dans le cadre de l'étude des civilisations indiennes ont fortement influencé les travaux archéologiques américains.

Une première approche permet de déceler dans ces derniers deux caractéristiques qui les séparent nettement des travaux européens d'orientation historique : 1. Les cultures sont considérées en elles-mêmes, et non comme des dérivations extérieures ; leur compréhension doit donc venir de l'intérieur même. 2. Les préoccupations anthropologiques (recherche des structures économiques, sociales, politiques, etc.) l'emportent sur les préoccupations historiques (événements, migrations, etc.). Il n'est donc pas inutile, dans cette perspective, de rappeler brièvement quelques caractéristiques de l'anthropologie culturelle américaine, notamment dans le domaine des théories évolutionnistes. L'évolutionnisme classique de la seconde moitié du XIX^e siècle est représenté en Amérique par L. H. Morgan (1818-1881). A partir de 1890 ses idées furent très violemment combattues sous l'influence de F. Boas, et rares furent les chercheurs qui s'engagèrent dans la voie des théories évolutionnistes, si ce n'est L. White ou J.H. Steward. La situation n'a radicalement changé qu'à partir du milieu des années 50 et ce courant d'idées est récemment revenu avec par exemple E. R. Service et M. H. Fried, au centre des discussions théoriques.

Ces chercheurs tentent de définir des schémas généraux de l'évolution des sociétés humaines. Aux partisans des schémas unilinéaires (toutes les sociétés passent par les mêmes stades historiques) s'opposent les partisans des schémas multilinéaires (il existe plusieurs développements possibles).

L. White et E. R. Service donnent de l'évolution culturelle et sociale un *schéma unilinéaire*. Selon L. White le processus évolutif au cours duquel la culture avance d'un stade à l'autre est irréversible et non répétitif. Si la culture peut diffuser par morceaux, seule une organisation systématique d'éléments

culturels peut évoluer. Dans ce processus les déterminismes d'ordre technologique jouent un rôle central. E. R. Service et M. H. Fried tentent par ailleurs de définir les diverses phases du développement social et politique des sociétés humaines.

E. R. Service distingue trois stades principaux précédant l'État : la bande, la tribu et la chefferie.

La bande est une association résidentielle de familles nucléaires* comprenant entre 30 et 100 individus et entretenant des contacts plus ou moins lâches avec les bandes voisines. La bande est patrilocale et généralement exogamique*. Les relations sociales sont de type égalitaire. L'économie est fondée sur la chasse, la pêche et la collecte.

La tribu correspond aux premières économies productrices liées à l'horticulture et à l'élevage. La société comprend une association plus large de groupements de descendance* ou de filiation* (familles étendues, clans) en relation avec les groupes voisins par l'intermédiaire des échanges matrimoniaux. Des groupements divers (classes d'âge, sociétés secrètes, sociétés guerrières) recoupent les divisions fondées sur la parenté. Le pouvoir politique reste éphémère et peut facilement être remis en question.

Selon M. H. Fried, la différence entre bande et tribu reste faible, car il s'agit dans les deux cas de sociétés égalitaires, comportant des positions de prestige définies par le sexe ou l'âge, et caractérisées par une production techno-économique domestique non spécialisée.

*La chefferie** est caractérisée par un accroissement de la productivité économique entraînant un accroissement de la population. La société présente une certaine centralisation, et une certaine stratification en relation avec l'affaiblissement des liens de solidarité de clan. Des privilèges généalogiques s'établissent, mais les classes les plus défavorisées restent structurées selon les modes anciens. Le pouvoir politique, fondé sur la redistribution des biens et la coordination des activités économiques, s'affirme à travers des travaux monumentaux (grands édifices funéraires et religieux, irrigation, etc.).

Selon M. H. Fried il y a en fait deux types de chefferies, *les sociétés de rangs*, au sein desquelles le pouvoir politique est fondé sur la redistribution économique et ne possède pas de pouvoir coercitif, et *les sociétés stratifiées*, où l'autorité politique est fondée sur des principes juridiques et renforcée par la coercition physique. Ce dernier type est lié aux sociétés étatiques naissantes. La chefferie est la base du développement du stade suivant caractérisé par l'État urbanisé.

Des chercheurs comme J. H. Steward s'opposent à cette vision unilinéaire. Ce dernier soutient l'idée d'une évolution multilinéaire plus proche des faits concrets. Le développement des cultures obéit à certaines règles, qui impliquent certaines régularités. La colonisation européenne des Amériques a par exemple provoqué chez les sociétés de chasseurs une transformation particulière et l'apparition de bandes guerrières montées sur des chevaux volés. Ce type de société se retrouve aussi bien en Amérique du Nord (Indiens des plaines, Apaches) qu'en Amérique du Sud dans les pampas (Tehuelches). Plusieurs régions du monde voient se développer de hautes civilisations étatiques fondées sur l'irrigation (Mésopotamie, Mésoamérique, Chine, Pérou), mais il existe d'autres types de sociétés étatiques très différentes comme les sociétés féodales européennes ou japonaises. Il n'est donc pas possible de réduire l'évolution culturelle à un schéma unique.

Il est bien évident que ces diverses positions ne sont pas fondamentalement antithétiques, mais que leur valeur dépend de la finesse plus ou moins grande avec laquelle on décrit les phénomènes. L. White et E. R. Service, en abordant leur sujet d'une manière théorique, aboutissent à des schémas unilinéaires. J. H. Steward, plus proche des faits empiriques, tente de généraliser ; la réduction se révèle plus difficile, et l'évolutionnisme reste multilinéaire.

Le débat évolutionniste se reflète dans les démarches des archéologues nord-américains. On le rencontre d'abord dans les tentatives de définir des stades théoriques dans le développement des civilisations américaines découvertes par l'archéologie, tentatives que l'on peut relier notamment aux grands programmes de recherches de Mésoamérique (Vallée de Tehuacan, vallée d'Oaxaca) et du Pérou. On le retrouve également, radicalement transformé, dans ce que l'on peut nommer, avec Flannery, l'*archéologie des processus*, plus directement liée à la *Nouvelle Archéologie*. Ici les préoccupations classificatrices de l'évolutionnisme s'effacent devant la nécessité d'expliquer les processus de l'évolution, du changement des cultures. Il faut pourtant noter que ces deux points de vue se retrouvent souvent, intimement liés, dans de nombreux travaux.

Les positions théoriques

Après quelques remarques d'ensemble nous tenterons de caractériser successivement l'archéologie des schémas néo-évolutionnistes et l'archéologie des processus.

1. D'une manière générale la culture est considérée comme un tout qu'il faut justifier de l'intérieur. Il n'est plus question d'expliquer l'origine des traits culturels par un hypothétique apport extérieur, ou par une filiation remontant à un passé mal défini. La distinction entre invention locale et emprunt n'a ici plus de sens. L'important n'est plus le lieu d'origine d'un trait culturel, mais son insertion fonctionnelle dans le tout, et le pourquoi de sa présence. Les préoccupations historiques s'effacent donc devant les préoccupations anthropologiques.

2. Dans l'optique anthropologique il faut s'attacher à reconstituer tous les aspects de la culture. La recherche archéologique doit tendre à une vision globale. Il est nécessaire de restituer, non seulement la technologie et l'économie des groupes disparus, mais également leurs structures sociale et politique, leur idéologie, leur religion. Bien entendu une exploitation astucieuse des vestiges archéologiques découverts permet, dans l'optique de ces auteurs, de réaliser cette restitution.

3. La priorité est donnée aux concepts théoriques sur l'analyse empirique des faits découverts. La mise en place d'une bonne théorie préalable facilite une sélection judicieuse des faits à observer. La démarche, que l'on appelle une *démarche hypothético-déductive*, va de l'élaboration de la théorie aux tentatives de validation de la théorie dans les faits. Cette attitude s'explique aisément par la situation institutionnelle que nous avons soulignée : les archéologues tentent d'appliquer à leur recherche les concepts élaborés par une discipline voisine, l'anthropologie culturelle, et pensent qu'une application de ce type est possible. Bien évidemment cette problématique hypothético-déductive n'existe pas seule, comme plusieurs chercheurs voudraient le faire croire, mais se combine subtilement et souvent (trop) obscurément à la démarche descriptive, car il est totalement impossible d'évacuer l'approche empirique, qui va des faits à leur généralisation théorique, *approche dite empirico-inductive*.

Plusieurs auteurs enfin ont insisté sur l'utilité de recourir à des méthodes mathématiques et d'utiliser l'ordinateur pour étayer « scientifiquement » leurs démonstrations. Nous écartérons, quant à nous, cet aspect de la démarche, car il s'agit là de

techniques et de technologies qui ne peuvent en aucun cas fonder théoriquement une discipline.

L'archéologie des *schémas néo-évolutionnistes* poursuit de son côté trois objectifs.

1. Elle tente de dégager, de la multiplicité des faits, des schémas d'évolution valables pour des régions plus ou moins larges. De telles préoccupations apparaissent par exemple chez les archéologues travaillant sur l'Amérique centrale et le Pérou.

Nous donnerons ici d'après G. R. Willey et P. Phillips (1955) un exemple d'un tel schéma considéré comme caractéristique pour l'ensemble du continent américain et comprenant six stades définis par des critères technologiques, économiques et même sociopolitiques.

Stade lithique ancien

Industrie de pierre taillée et économie de chasse-pêche-cueillette. Groupes humains de petites dimensions avec habitat nomade correspondant à la première colonisation de l'Amérique.

Stade archaïque

Le polissage de la pierre et parfois la céramique s'ajoutent à la taille de la pierre. L'outillage en relation avec le travail du bois témoigne de la colonisation de la forêt. Les nombreuses pierres à broyer témoignent de l'importance prise par la collecte des végétaux sauvages. L'économie se spécialise et peut s'adapter au milieu côtier (pêche). Les établissements encore petits sont déjà le signe d'une certaine sédentarité.

Stade préformatif

L'agriculture fait une timide apparition et les habitats deviennent sédentaires.

Stade formatif

La céramique et le tissage se développent. L'agriculture du maïs ou du manioc est pleinement maîtrisée. Une architecture religieuse spécialisée (pyramides notamment) apparaît et se développe avec un début de hiérarchisation des habitats.

Stade classique

L'agriculture irriguée se développe. L'architecture monumentale religieuse atteint son apogée dans des centres à la fois religieux et administratifs. La spécialisation artisanale se renforce ainsi que la stratification de la société. Certaines sociétés connaissent l'écriture (Mayas, etc.).

Stade post-classique

Les grandes concentrations urbaines ravitaillées par les campagnes apparaissent. Le pouvoir religieux s'effondre et

s'efface devant le pouvoir militaire. Des castes guerrières assurent leur domination par la conquête et le tribut. L'art et l'esthétique s'uniformisent.

D'autres schémas tentent de trouver des définitions plus strictes des différents stades ; ainsi cette classification des sociétés de R. K. Beardsley (1956), fondée sur la mobilité de plus en plus faible des sociétés humaines (Fig. 10).

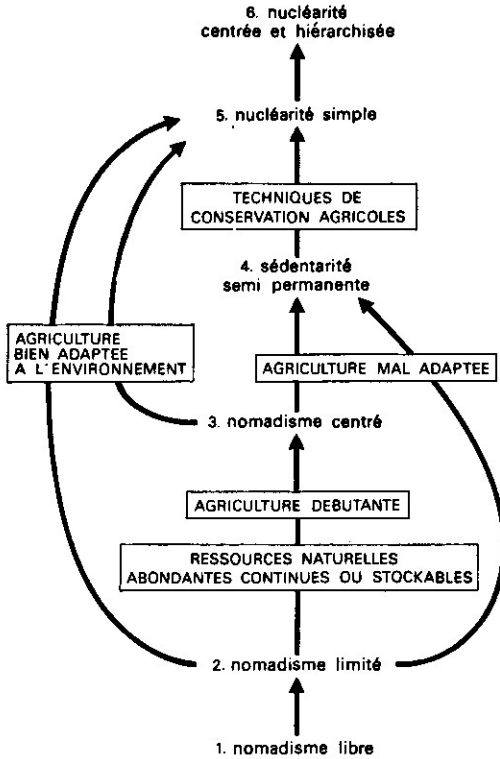


Figure 10. Dynamiques possibles de la structuration de l'habitat humain d'après R.K. Beardsley. L'apparition, puis le développement des techniques agricoles entraînent l'apparition de sociétés de plus en plus sédentaires, puis des sociétés centralisées où s'établit une hiérarchie entre une « capitale » et des agglomérations secondaires (d'après Beardsley et al. 1956).

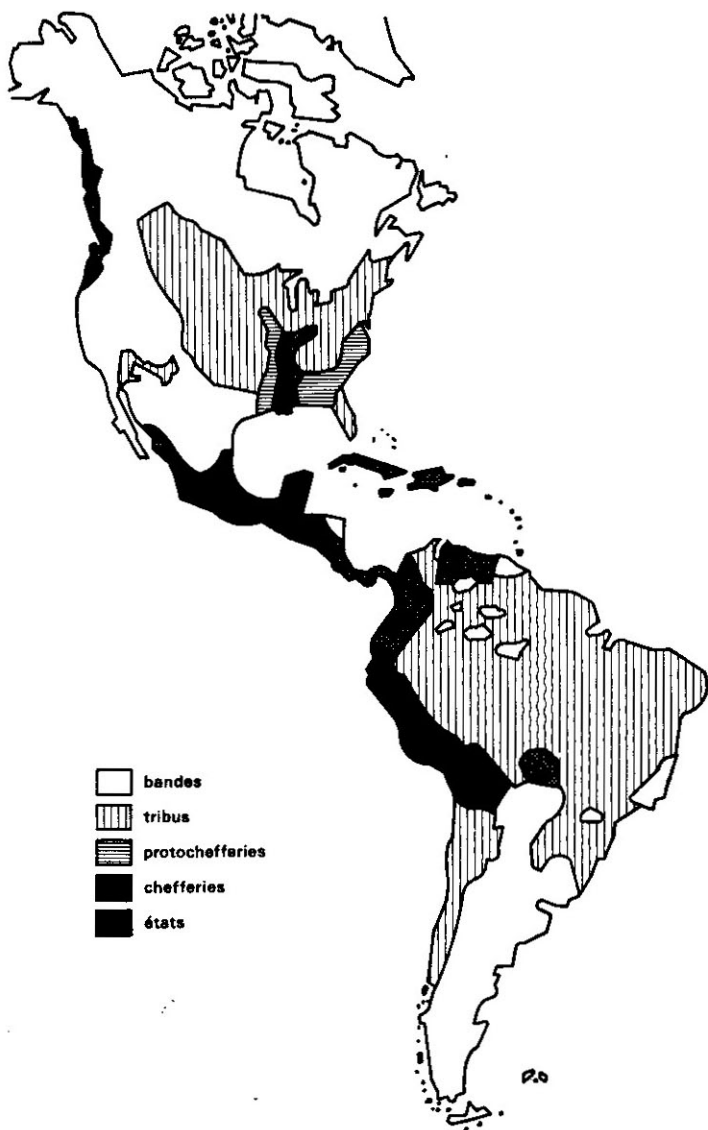


Figure 11. Stades d'évolution socioculturels présents en Amérique au moment de la découverte du continent par les Européens au XVI^e siècle. La carte utilise la classification évolutionniste de E.R. Service (d'après Sanders et Price, 1968).

2. Les schémas précédents peuvent être confrontés aux données de l'environnement. Dans ce cas, seuls les environnements les plus favorables, par exemple les terres les plus riches, permettent aux sociétés de gravir tous les échelons du développement.

3. Il est également possible de concilier les schémas évolutifs proposés sur la base des données archéologiques avec les *schémas évolutionnistes* des anthropologues. C'est ce que tentent de faire W.T. Sanders et B.J. Price (1968) dans leur travail sur l'Amérique centrale. Ils y présentent une carte des sociétés amérindiennes vivant au moment de la conquête espagnole, dont le classement repose sur les distinctions de E.R. Service (Fig. II). Cette confrontation entre les schémas généralement multilinéaires des archéologues et les classements unilinéaires des anthropologues ne va pas, du reste, sans rencontrer d'obstacles.

L'archéologie des *processus* s'oppose à l'archéologie des schémas évolutifs dans la mesure où elle est moins concernée par l'évolution et la caractérisation des stades successifs que par la compréhension de ce qui fait évoluer les sociétés. Cette approche a d'évidentes relations avec le *fonctionnalisme* des anthropologues, mais caractérise essentiellement des travaux archéologiques.

1. On propose une *approche systémique* de la culture. Les partisans des processus culturels voient la culture comme un système*, dont toutes les composantes sont en interaction. A l'intérieur de cet ensemble, il est possible d'isoler certains domaines (les sous-systèmes) susceptibles d'être analysés séparément. Un exemple fera mieux comprendre ce type d'approche.

Un groupe d'indiens agriculteurs, habitant un village déterminé, se trouve à l'intersection du sous-système écologique de la rivière, qui détermine les plaines inondables donc cultivables, de celui des fluctuations démographiques des lapins sauvages, le principal animal chassé, et de celui des échanges de biens avec le groupe indien voisin. La compréhension de l'évolution du système global, et donc du village indien, dépend de la compréhension de l'évolution de chacun des sous-systèmes. L'équilibre entre ces derniers permet à la culture de se maintenir, inchangée, dans le temps (on parle de phase climacique plus ou moins longue). A l'inverse, des changements mineurs peuvent entraîner des déplacements

d'équilibre considérables et obliger la culture à évoluer. L'archéologue doit donc s'attacher à comprendre la structure et le fonctionnement de chacun de ces subsystemes.

2. *Les unités* retenues pour caractériser les systèmes présentent la plupart du temps un caractère très général. On parle de l'importance numérique de la population, de pratiques liées à la culture des plantes, de hiérarchisation sociale, de complexité sociale, du poids du pouvoir politique, etc. L'augmentation de la population entraîne une hiérarchisation croissante de la société. La diminution de la pluviosité provoque un changement dans la manière de cultiver, etc.

3. *L'agencement* entre les éléments du système peut prendre des formes très diverses selon l'optique des auteurs.

Ici l'amélioration des techniques agricoles entraîne une augmentation de la population, là ce sont les pressions démographiques qui induisent la recherche et la découverte de nouvelles pratiques de culture. Certains auteurs pensent que ces relations peuvent être quantifiées et décrites par des équations ou des formules mathématiques.

4. L'agencement des subsystemes peut englober *l'environnement naturel* donc les données de la topographie, du climat, de la faune et de la flore.

Le milieu peut être considéré comme un seul système ou découpé en autant de subsystemes qu'il existe de niches écologiques distinctes (de micro-environnements) dans la région naturelle occupée par la culture étudiée (plaine alluviale, piémont, montagne par exemple). On parle alors de *l'adaptation* du groupe humain à son (ou à ses) environnement(s), et des *limites* imposées par ce dernier au développement de la culture.

5. Lorsque l'on étudie le changement de tels systèmes au cours du temps on recherche la *cause* d'un tel changement, c'est-à-dire la *variable indépendante* qui induit toutes les autres transformations du système, celle que l'on peut placer en amont du système, parce qu'elle ne subit l'influence d'aucun des facteurs retenus dans l'analyse.

Selon les auteurs cette variable indépendante peut être recherchée dans le milieu naturel (l'augmentation de l'humidité, la disparition du gibier, etc.), dans la technologie (l'invention de l'araire, l'apparition de l'irrigation, la domestication des plantes), dans la démographie (les fameuses pressions démographiques).

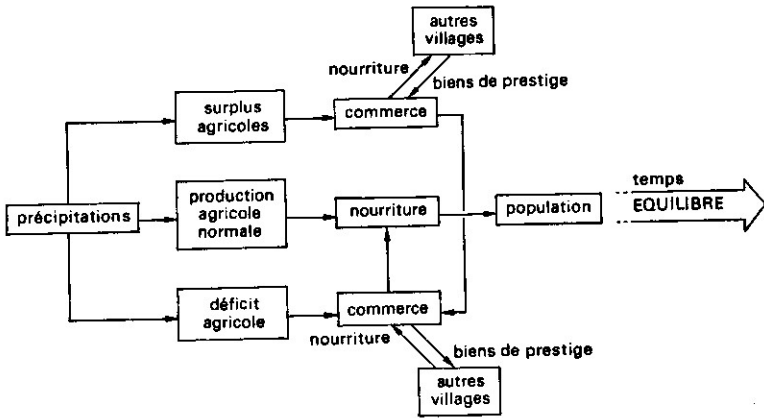


Figure 12. Relations systémiques existant entre l'importance des précipitations et les activités d'échange qui lient la vallée d'Oaxaca aux régions voisines pendant le Formatif ancien entre 1 200 et 900 av. J.-C. La conversion des produits agricoles en biens d'échange autres que de la nourriture permet une régulation du système et donc le maintien de l'équilibre de la population. D'après K.Y. Flannery cette régulation est assurée par une fraction seule de la population qui va de ce fait acquérir une position privilégiée et devenir une élite favorisée (d'après Hole et Heizer, 1977).

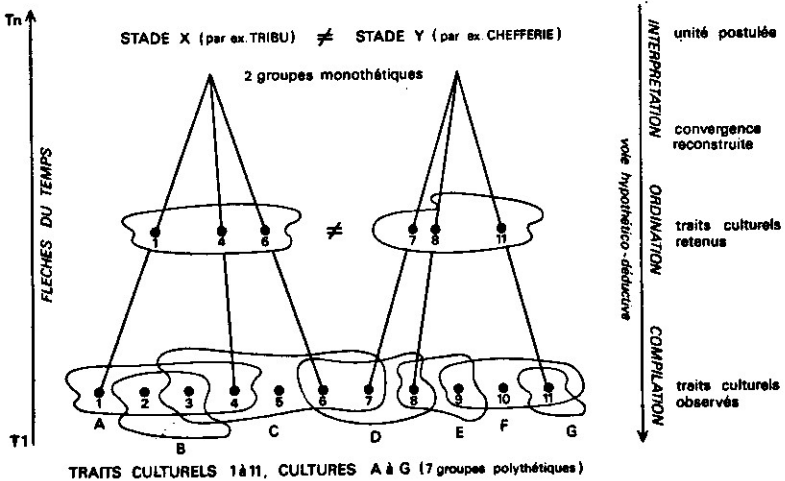


Figure 13. A partir de la diversité des observations, l'archéologie anthropologique sélectionne certains traits culturels conformes aux schémas évolutionnistes. Les restitutions de ce type donnent l'impression que les sociétés convergent au cours du temps vers des formes de sociétés idéales. L'unité, introuvable dans la réalité, paraît en quelque sorte projetée dans l'avenir. Ce schéma est donc exactement symétrique et inverse du schéma de la figure 9.

6. Cette recherche des causes entraîne fréquemment une vision matérialiste des choses, lorsque la variable indépendante est située dans le milieu naturel, ou dans les techniques de production.

7. L'analyse systémique est facilitée par la recherche de « lois » universelles du comportement humain. Ces « lois » devraient permettre de prédire certains aspects de la réalité humaine.

Nous donnerons ici comme exemple l'analyse que fait K.V. Flannery du développement de la civilisation dans la vallée d'Oaxaca au Mexique, habitée par les Indiens Mixtèques.

Les sous-systèmes sont au nombre de cinq. L'*environnement* comprend les diverses régions de la vallée. La *population* constitue un second sous-système. L'*agriculture* comprend plusieurs techniques distinctes, agriculture sur brûlis, agriculture sèche plus permanente, agriculture par arrosage et enfin irrigation localisée. Le *commerce* et les *échanges de biens* avec les zones extérieures constituent le quatrième sous-système. On tient enfin compte de la *complexité sociale*, qui s'affirme à travers la présence d'une certaine spécialisation artisanale et l'apparition d'une stratification sociale et d'une élite dirigeante.

Au *stade archaïque* la plaine reste inoccupée et l'homme habite des grottes situées à la limite des piémonts et de la montagne. A la chasse et à la cueillette s'ajoute, en fin de période, la culture du haricot et de la courge, l'habitat reste encore mobile.

Au *stade formatif ancien* (1 200-900 av. J.-C.) des villages permanents apparaissent dans la haute plaine alluviale en relation avec le développement des pratiques agricoles. On distingue dès cette époque des villages avec de petits édifices religieux et des hameaux liés fonctionnellement à ces derniers. Les échanges avec les autres régions permettent d'assurer une certaine régulation dans les fluctuations de la production des biens vivriers, causées par une pluviosité plus faible qu'à l'époque actuelle (Fig. 12). Ces échanges favorisent l'émergence d'une classe sociale privilégiée, qui assure la centralisation et la distribution de ces biens.

Au *stade formatif récent* (après 400 av. J.-C.), l'agriculture joue sur toutes les techniques connues dans la vallée. L'habitat se diversifie. Aux villages de plaine, devenus plus nombreux, s'ajoutent des villages situés en amont des vallées latérales, au départ des canaux d'irrigation, et des centres

cérémoniels sur les collines dominant les terroirs cultivés. La situation de ces nouveaux établissements est en relation avec l'organisation, l'administration et la surveillance de la production agricole par les élites dirigeantes.

Le site de Monte Alban, au centre de la vallée, prend progressivement une place centrale dans le processus de hiérarchisation de l'habitat et donc de la société. Ce complexe monumental deviendra, au premier millénaire de notre ère, le centre d'un véritable État.

En archéologue de terrain confronté aux faits, K. V. Flannery ne s'aventure pas à isoler une variable indépendante responsable du développement de la civilisation Mixtèque, il considère pourtant que diversification des techniques agricoles, contrôle de l'irrigation, compétition pour les zones de plus haute productivité agricole, et émergence d'une élite sont des phénomènes en étroite corrélation, qui, dans leurs relations systémiques, pourraient être à l'origine de l'émergence de l'État.

Les limites de l'archéologie anthropologique

Comme l'archéologie événementielle, l'archéologie anthropologique admet qu'il est possible d'identifier un certain ordre à travers la diversité des observations. Cette préoccupation est le propre de toute science, mais nous allons voir que l'approche proposée ici présente, comme l'archéologie historique, des limites incontestables.

1. Nous savons que les archéologues tirent de l'anthropologie culturelle une série de concepts qu'ils utilisent dans l'interprétation des faits archéologiques. Dans cette situation, la théorie précède la collecte des faits, et prédétermine fortement le choix des observations. Nous allons donc trouver ici l'illusion inverse de celle que nous avons mise en évidence à propos de l'archéologie événementielle (Fig. 13).

Les anthropologues, et à leur suite les archéologues, tendent à privilégier un segment donné de la diversité évolutive en fonction de sa conformité aux idéaux postulés et à négliger les rameaux avortés ou aberrants.

On crée alors l'illusion que tous les développements de toutes les cultures se dirigent vers des types de sociétés homogènes, société tribale, chefferie*, société étatique.

L'unité, introuvable dans les faits, n'est pas rejetée dans le passé, mais projetée dans un avenir tout aussi abstrait. Cette situation ne constitue pas un handicap majeur si l'on prend conscience qu'il s'agit d'un simple effet de l'exercice de la pensée

théorique. Les autres restrictions sont à notre avis plus sérieuses.

2. Plusieurs auteurs ont par exemple souligné l'utilisation naïve de la notion de système*, qui ne correspond en aucun cas à l'utilisation que l'on peut en faire en science. Les variables retenues dans la formulation des systèmes sont tout d'abord beaucoup trop générales et ne peuvent, d'ordinaire, ni faire l'objet d'une quantification, ni être testées et vérifiées dans les faits, sinon par approximation grossière. Comment trouver dans les faits archéologiques quelque chose qui puisse exprimer strictement la *hiérarchie sociale*, la *complexité* d'une société, la *densité de la population*, les *potentialités* ou les *limites écologiques* d'une région ? Les tentatives faites dans ce sens — par exemple lier la hiérarchie sociale et la hiérarchie constatée dans l'importance des établissements, des monuments, etc. — ne sont pas inintéressantes, mais les corrélations proposées entre vestiges archéologiques et concepts théoriques sont la plupart du temps très vagues.

La seconde restriction concerne la notion de causalité. En cherchant une cause à un phénomène on s'expose à considérer comme variable indépendante n'importe quel phénomène, sans jamais pouvoir proposer une démonstration de son hypothèse. A notre avis, la seule variable indépendante est le milieu naturel, puisque l'on se donne pour tâche d'étudier le système de la culture humaine. Mais cette situation n'implique en aucun cas que le milieu naturel détermine tous les aspects de la culture.

Nous verrons en fait que le problème est mal posé et que la notion de cause n'est pas pertinente. La même naïveté préside à la conception de la notion de dépendance. Il ne peut en effet y avoir de dépendances strictes entre des phénomènes aussi grossièrement définis, et il est encore plus illusoire de vouloir traiter ces dépendances en utilisant une formulation mathématique.

Un bon exemple des difficultés liées à la recherche des causes est fournie par les discussions portant sur le rôle des *pressions démographiques* dans la genèse des innovations techniques, notamment en ce qui concerne les pratiques de l'agriculture. Selon un modèle proposé par plusieurs auteurs, la croissance démographique est une donnée inhérente à l'espèce humaine et peut être considérée comme une variable indépendante. Dans une zone donnée la population aura donc tendance à s'accroître pour atteindre une limite abstraite définie par les potentialités naturelles du milieu et le degré

d'évolution des techniques agricoles (cette limite est appelée en anglais *carrying capacity*). Pour la dépasser le groupe devra innover, notamment dans le domaine des méthodes agricoles, et inventer des techniques plus intensives, tels le labour à l'araire, le raccourcissement de la durée des jachères, la fumure, l'irrigation, etc. Ces techniques, qui nécessitent un investissement plus élevé d'énergie ne peuvent en effet avoir été inventées que sous la pression de la nécessité.

G. L. Cowgill (1975) a montré que cette théorie ne peut en aucun cas être retenue.

Le modèle repose en effet sur un raisonnement circulaire : lorsqu'une population reste démographiquement stable, on en déduit une limite écologique fixée sur la base de la densité de la population et de la technologie existante. Cette limite une fois établie sert à *expliquer* la stagnation de la population. Une théorie de ce type peut donc toujours tout expliquer sans aucun risque d'être falsifiée, elle n'explique donc rien et n'est pas susceptible de tests scientifiques.

Il est d'autre part évident que la croissance démographique ne peut être considérée comme une variable indépendante de toute contrainte extérieure.

Nous savons que la démographie des sociétés préindustrielles est caractérisée par une fertilité et une mortalité également fortes. De petits changements dans l'un et l'autre de ses paramètres (dont il reste à identifier les causes) peuvent entraîner des fluctuations souvent importantes. On remarque dans ce sens que le nombre d'enfants procréés par un couple peut être fonction des intérêts de ce couple. C'est le cas notamment chez les agriculteurs auxquels une nombreuse famille assure des avantages socio-économiques certains à travers une production agricole plus importante.

Enfin il n'est pas sûr qu'une situation d'angoisse et de déséquilibre provoquée par des famines soit plus favorable à l'innovation technique qu'une situation d'abondance. Les actuelles famines africaines en sont, malheureusement, la preuve éclatante.

3. On constate que l'on a tendance à surévaluer les possibilités interprétatives offertes par l'échantillon archéologique. Il n'est pas certain en effet que les variables retenues par l'analyse systémique, et les matériaux archéologiques provenant des fouilles et des prospections, soient en corrélation. Ces variables sont en effet celles de l'anthropologie culturelle ; elles n'ont pas été conçues en fonction d'une application à des matériaux tronqués et partiels comme le sont les matériaux archéologiques.

Il est nécessaire de repenser l'anthropologie en fonction de la nature des sources archéologiques et de proposer une nouvelle approche de la réalité vivante appelée ethno-archéologie.

4. Enfin nous ne pouvons pas ne pas mentionner le caractère tautologique de la notion d'adaptation qui intervient souvent dans la phraséologie de l'archéologie anthropologique. L'introduction de ce concept dans l'arsenal de l'explication archéologique n'est en effet d'aucune utilité. Un groupe humain qui survit et se développe est *toujours* adapté à son environnement et le constater n'apporte rien à la compréhension des choses. Les déséquilibres temporaires ou partiels sont plus intéressants, mais ces derniers doivent alors être compris sinon expliqués. Ils perdent de ce fait leur valeur explicative, puisqu'il faut chercher ailleurs la cause de ces fluctuations.

Le lecteur nous trouvera peut-être bien sévère vis-à-vis de ce type d'archéologie. Pour celui qui douterait du bien-fondé de ces critiques, nous dirons qu'il suffit de prendre conscience de la rapidité fulgurante avec laquelle une nouvelle théorie explicative en chasse une autre, et combien rapidement cette dernière disparaît sous l'impact d'autres hypothèses. Nous ne sommes apparemment pas là devant un processus cumulatif de connaissances, ce à quoi devrait tendre notre quête.

6. *L'archéologie des contextes. Symboles et structures*

Le courant de pensée dont nous parlerons maintenant est relativement récent et s'est développé en Angleterre sous l'influence de I. Hodder comme une réaction vis-à-vis de l'archéologie des processus. Divers termes désignent ce mouvement : archéologie des contextes, archéologie symbolique, archéologie structurale, mouvement qui s'appuie en partie sur une sorte de redécouverte du structuralisme français, notamment des travaux de C. Lévi-Strauss.

I. Hodder développe tout d'abord une sévère *critique de l'archéologie des processus* qu'il considère comme une archéologie fonctionnaliste, dans laquelle la fonction détermine la forme. Selon cet auteur la notion de système* implique la notion de fonction. Le fonctionnement du système est vu sous l'angle utilitaire de son adaptation à l'environnement naturel. Les archéologues des processus ont découpé la réalité en sphères distinctes, les sous-systèmes, présentant chacune leurs lois propres,

vues dans une perspective déterministe. Ces lois, qui permettent de prédire* les faits, se veulent *générales*. Elles ne sont pas propres à une culture, mais transcendent les barrières ethniques et devraient être d'application universelle. On parle alors de lois transculturelles* ou cross-culturelles. Pour I. Hodder ce type d'approche n'a pas d'intérêt et cela pour plusieurs raisons. La première, sans doute la plus importante, est que la notion d'utilité impliquée par le fonctionnalisme n'a pas, comme les archéologues des processus l'avancent, une valeur universelle, mais diffère selon les cultures. Ce qui est bon pour une société ne l'est pas obligatoirement pour une autre. En recherchant ce qui transcende les cultures, on perd la possibilité de comprendre ce qui les distingue. Les archéologues des processus lient par exemple le développement du commerce à longue distance des biens de prestige (dont la valeur est essentiellement sociale) et le développement d'une classe sociale privilégiée. Mais cette approche fonctionnaliste ne permet pas de comprendre pourquoi ces biens de prestige sont, dans telle culture, des haches de pierre polie en roche rare, et, dans telle autre culture, des coquilles marines de telle ou telle espèce.

Le deuxième point concerne l'éclatement provoqué par l'analyse en sous-systèmes. En abordant les divers aspects de la culture, habitat, économie, rites funéraires, de façon séparée, on perd ce qui fait l'unité et l'originalité de chaque culture ; on renonce à comprendre la spécificité culturelle globale. Or cette spécificité est plus importante que les quelques lois transculturelles découvertes par les archéologues des processus, dont le contenu est le plus souvent banal.

Ce dernier point retient également I. Hodder. Les lois dégagées se voudraient des lois du comportement humain de portée universelle. Or les essais entrepris dans ce sens n'aboutissent qu'à des truismes tels que : « Quand la population augmente, les fosses de stockage aussi » ou « Les dimensions d'un campement de chasseurs sont directement proportionnelles au nombre des huttes ».

I. Hodder constate également que l'archéologie des processus, en donnant une place centrale à la *société*, devient incapable d'expliquer les composantes de cette dernière en termes de perceptions et de choix individuels.

Après l'examen du fonctionnalisme l'auteur aborde la question du structuralisme, auquel il se réfère explicitement tout en lui donnant une dimension nouvelle.

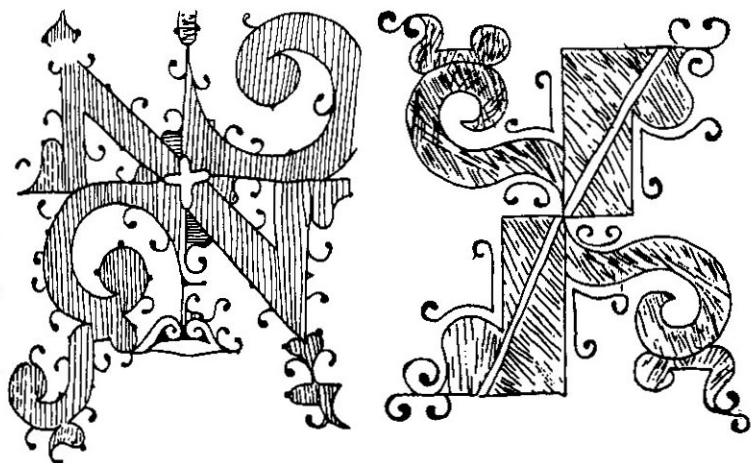


Figure 14. Deux motifs de peintures faciales (à gauche) et corporelles (à droite) des Indiens Caduveo du Brésil présentant des symétries en « carte à jouer » (d'après Lévi-Strauss, 1955).

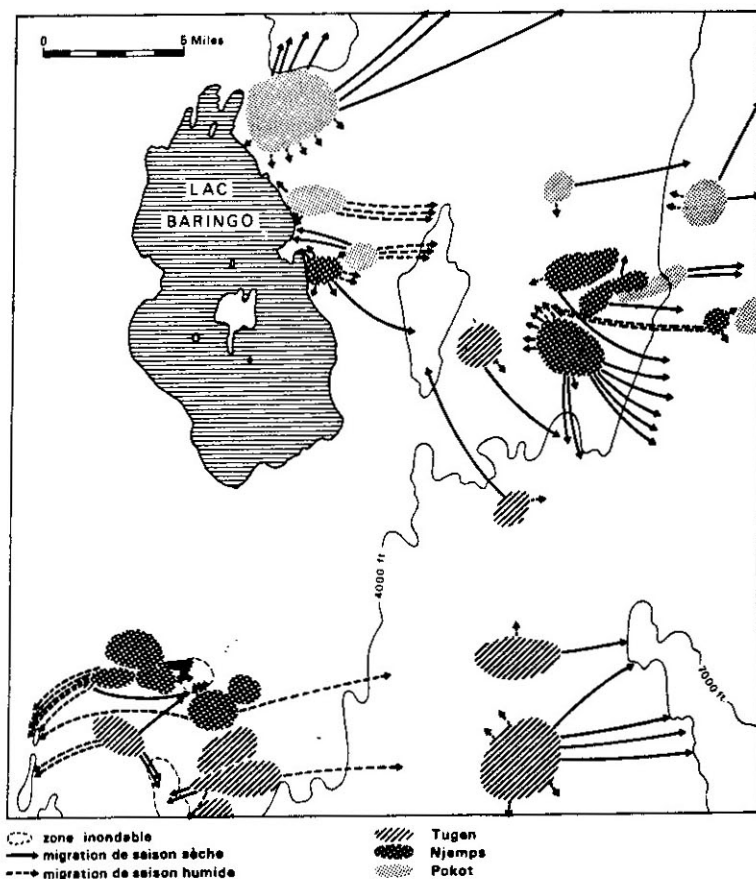


Figure 15. Carte de la région du lac Baringo (Kenya) et insertions territoriales des trois ethnies Njemps, Tugen et Pokot. Les flèches signalent les parcours de transhumance liés à l'utilisation des pâturages. Les déplacements se font, selon les cas, soit en direction de zones d'altitude soit en direction des zones basses et humides (d'après Hodder, 1982-3, p. 30).

Il n'est pas inutile ici de reprendre quelques aspects de la pensée de Claude Lévi-Strauss qui permettront d'éclairer la démarche de I. Hodder. Au fil de ses nombreux travaux, Lévi-Strauss a tenté de « mettre de l'ordre » dans les diverses « formes » à travers lesquelles se manifeste la pensée des sociétés pré-industrielles, systèmes de parenté, esthétique figurative, mythologie, etc. Par une analyse interne des faits disponibles, inspirée de la linguistique structurale, il a tenté de définir les systèmes symboliques* réglant ces manifestations et reflétant l'activité inconsciente de l'esprit.

Dans un chapitre de *Tristes tropiques* intitulé *une société indigène et son style*, Lévi-Strauss donne un exemple d'un code* symbolique de ce type, décelable à travers l'analyse structurale des peintures corporelles et des tatouages des indiens Caduveo du Brésil. Chez ces descendants des grandes chefferies* Mbaya, les femmes ont l'habitude de s'orner le visage et le corps de motifs très complexes, dont l'organisation se superpose, sans liens, aux lignes anatomiques naturelles (Fig. 14). L'analyse de ces motifs permet de dégager plusieurs principes d'opposition dualistes, entre motifs curvilignes et rectilignes, entre motifs linéaires et surfaces, entre symétrie et asymétrie. L'exécution des motifs se développe dynamiquement, alors que la figure terminée témoigne d'une stabilité que dément le mode d'exécution. La lecture des motifs peut enfin être positive ou négative.

L'explication de ces motifs, qui font songer aux blasons ou aux cartes à jouer, se trouve selon C. Lévi-Strauss dans les changements historiques qui ont affecté la structure sociale des Caduveo. Ces derniers descendent en effet d'une société fortement hiérarchisée (donc asymétrique) comportant plusieurs classes sociales. On ne pouvait se marier qu'avec un partenaire de la même classe sociale selon le principe de l'endogamie*. Ce découpage vertical de la société a été remplacé, à un certain moment de l'histoire des Caduveo, par une organisation symétrique comprenant deux clans opposés, mais égaux, s'échangeant leurs femmes selon le principe de l'exogamie* (on doit prendre femme dans le clan opposé). Selon C. Lévi-Strauss, les principes de symétrie et d'asymétrie des dessins pourraient refléter ce conflit historique entre deux formes de sociétés contradictoires et partiellement incompatibles. L'auteur de *Tristes tropiques* résume cette situation, sous une forme littéraire, en indiquant que ces peintures faciales doivent être comprises comme « le phantasme d'une société qui cherche, avec une passion inassouvie, le moyen

d'exprimer symboliquement les institutions qu'elle pourrait avoir, si ses intérêts et ses superstitions ne l'en empêchaient » (p. 203).

Dans sa critique du structuralisme, I. Hodder ne remet pas fondamentalement en question ce type d'approche mais tente de montrer qu'il est nécessaire de le prolonger par une théorie de l'action qui étudie la façon dont les systèmes symboliques guident les activités quotidiennes. Il est en effet indispensable de voir comment les individus utilisent ces systèmes symboliques* pour infléchir et donner sens à leurs activités quotidiennes. Selon cet auteur, le structuralisme est trop statique ; les structures dégagées sont coupées des actions humaines, les formes culturelles ne sont pas réellement envisagées sous l'angle de leur fonction. Replacer le symbole dans la pratique de tous les jours, et dans son contexte culturel, a également un autre avantage : cela permet de savoir si l'analyse proposée est juste, cela permet de valider le système symbolique découvert par le chercheur. Nous pouvons désormais mieux comprendre la position « des archéologues du symbole ».

Les positions théoriques

L'objectif de l'archéologie des contextes est désormais clair. Il s'agit de surmonter l'opposition entre l'approche matérialiste du fonctionnalisme et l'approche idéaliste du structuralisme, en montrant que la fonction adaptative est, en fait, contrôlée par les idées et les symboles propres à chaque groupe humain, à chaque contexte.

1. L'archéologie doit donc être une science culturelle. Il y a lieu de réintroduire les spécificités historiques. Chaque culture est le résultat d'une histoire, qui lui confère son originalité, comme l'ont bien remarqué les partisans de l'archéologie événementielle.

Les idées fondent la culture, mais ces idées ne sont pas calquées sur des modèles universels, elles dépendent de chaque contexte. L'archéologie redevient « contextuelle ».

2. Les divers aspects observables de la culture, habitations, tombes, poteries, débris abandonnés sont déterminés par une structure symbolique sous-jacente. Les objets découverts par les archéologues peuvent donc être considérés comme des symboles exprimant la pensée des hommes du passé.

3. La structure symbolique propre à chaque société influence

tous les secteurs de cette société ; elle est *omniprésente*. Un même schéma symbolique peut structurer des secteurs de la culture aussi différents que l'habitat, les tombes, ou les habitudes liées à l'évacuation des déchets domestiques. Le principe transcende les parties et ces homologies déterminent ce que l'on peut appeler, à la suite de Lévi-Strauss, le *style d'une société*.

4. La nature des liaisons entre symboles et objets varie selon les situations. Une même structure symbolique peut être utilisée pour soutenir ou pour contredire une réalité. Ainsi l'absence de précieux mobiliers funéraires dans les tombes peut signifier que l'on est en présence d'une société égalitaire où les différences de richesses n'existent pas, ou au contraire qu'il s'agit d'une société où elles sont très importantes. Dans ce cas les mobiliers funéraires, pauvres ou absents, sont utilisés pour « nier », sur le plan symbolique, ces inégalités et donc justifier, dans la réalité, leur existence. Les rapports symboles-réalités sont donc susceptibles d'inversions radicales. On comprend dès lors que les généralisations sont presque impossibles. Elles ne sont pourtant pas totalement exclues. L'ethnologie, ou plutôt l'ethno-archéologie, devrait en effet permettre de dresser le « tableau périodique », selon l'expression de Lévi-Strauss (qui se réfère au célèbre tableau des éléments chimiques de Mendelejev), du répertoire symbolique universel à partir duquel les diverses sociétés humaines élaborent, de façon toujours originale, leurs systèmes de pensée. Des régularités du même type pourraient sans doute être découvertes également dans la mise en œuvre pratique de ces systèmes symboliques, dans ce que I. Hodder nomme les *stratégies sociales*, stratégies permettant aux individus de résoudre les conflits auxquels ils se trouvent confrontés.

5. Sur le plan pratique, cette conception permet de redécouvrir l'empirisme de la recherche, si décrié par les archéologues des processus. Aucun modèle théorique ne permet en effet de pronostiquer* la structure symbolique d'une société donnée. Seule l'analyse des faits permet de la reconstituer puisqu'elle est, par construction, considérée comme unique.

Nous soulignerons enfin que toute l'approche proposée repose en dernière analyse sur le fait, reconnu par I. Hodder, que les vestiges archéologiques constituent une source d'information suffisante pour une telle approche.

Nous donnerons deux exemples d'études de ce type, choisis parmi les travaux de I. Hodder. Le premier (1982-3) est une étude ethno-archéologique des ethnies vivant autour du lac

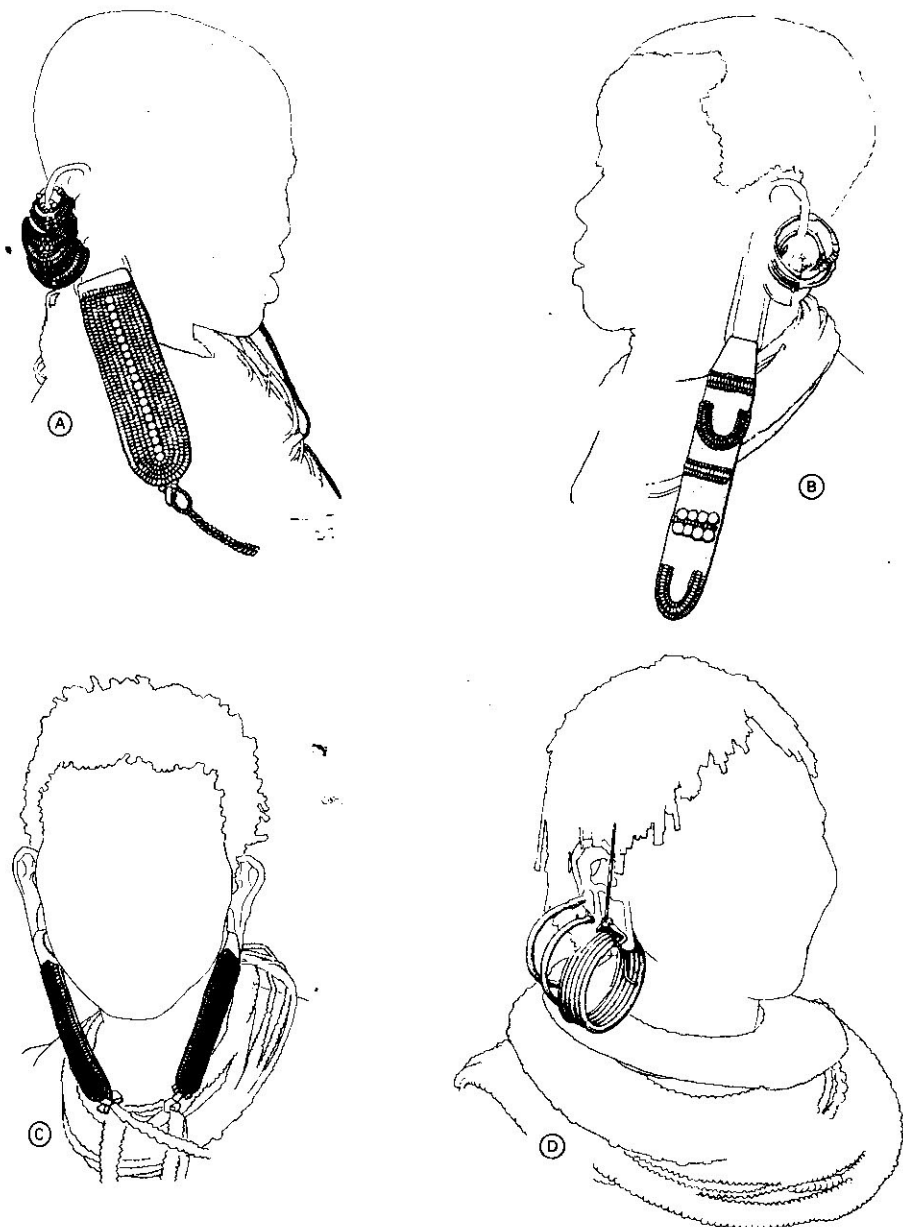


Figure 16. Ornaments d'oreille des femmes Njemps, Tugen et Pokot du lac Baringo. 1. Njemps, type A. 2. Njemps, type B. 3. Tugen, type C. 4. Pokot, anneaux d'oreille. Les jeunes femmes Njemps ont récemment adopté un type d'ornement (type A) différent du type porté par les vieilles femmes (type B). Selon Hodder les frontières marquées par le type A sont beaucoup plus nettes que les frontières marquées par le type B. L'adoption d'un nouveau type d'ornement trouve son origine dans un besoin d'affirmation ethnique lié à une compétition économique plus forte qu'autrefois (d'après Hodder, 1982-3).

Baringo au Kenya, le second (1982-2) une analyse archéologique de céramiques néolithiques des Pays-Bas.

Trois groupes ethniques se partagent les terres situées autour du lac Baringo : les Njemp, les Tugen et les Pokot. Ces trois groupes présentent des structures économiques et sociales très comparables. L'élevage des bovidés domine nettement, l'habitat est dispersé, la société dépourvue d'autorité politique centralisée. Ces divers groupes entretiennent entre eux des contacts socio-économiques nombreux. Les

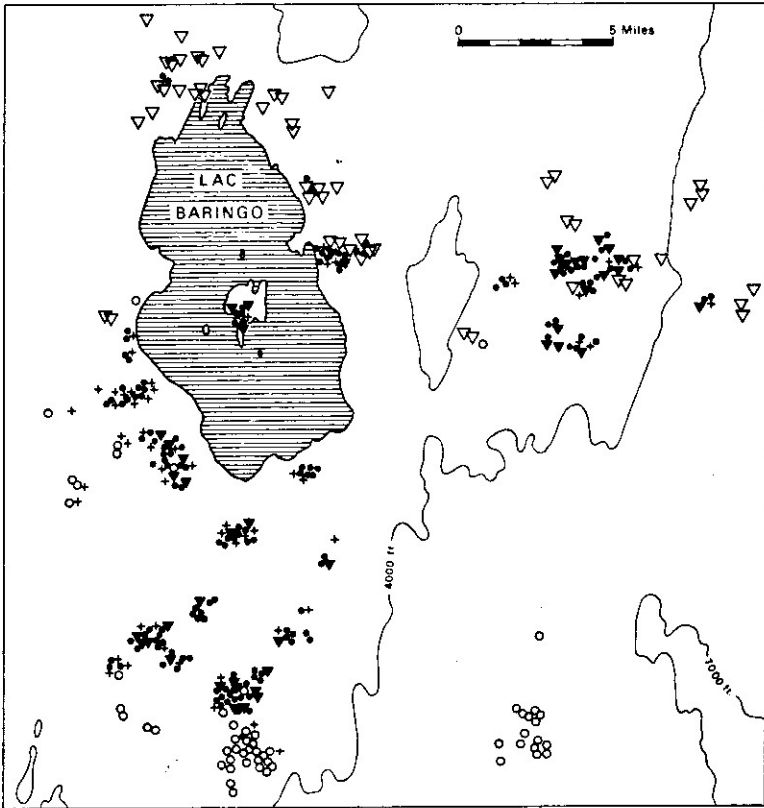


Figure 17. Région du lac Baringo. Carte de répartition des ornements d'oreille caractéristiques des ethnies Njemp, Tugen et Pokot (d'après Hodder, 1982-3, p. 15). Triangles noirs : Njemps, boucles d'oreille type A. Croix : Njemps, boucles d'oreille type B. Cercles : Tugen, boucles d'oreille type C. Triangles blancs : Pokot, anneaux spiralés d'oreille. Points noirs : Njemps, pendentifs de haut d'oreille.

mariages interethniques sont fréquents. Un homme d'une ethnie peut faire garder son bétail par un partenaire attiré appartenant à l'ethnie voisine.

Ces contacts n'empêchent pourtant pas une forte rivalité économique. Cette compétition prend la forme de raids guerriers pour voler le bétail, et de disputes pour l'utilisation des pâturages (Fig. 15). Les jeunes hommes non circoncis qui constituent la classe des guerriers jouent un rôle dominant dans cette compétition, où chaque partenaire tente de tirer avantage de l'autre.

Malgré toutes ces interactions, on constate que les frontières ethniques sont parfaitement maintenues, et qu'elles se marquent notamment dans les ornements d'oreille des femmes qui diffèrent fondamentalement d'une ethnie à l'autre (Fig. 16 et 17). Pour I. Hodder ce besoin d'affirmation ethnique est lié à la compétition économique. La compétition étant forte et les querelles nombreuses, les personnes dépendent, pour leur sécurité, du support volontaire ou spontané de leur propre communauté. L'identification de l'individu au groupe doit donc être explicitement marquée. La différence culturelle est maintenue sur le plan symbolique parce que c'est elle qui assure la sécurité des personnes et justifie l'accès compétitif aux ressources des pâturages. L'auteur conclut en montrant que moins les frontières sont marquées, moins la compétition économique est exacerbée.

Dans une seconde étude I. Hodder tente d'appliquer les mêmes principes d'analyse à une réalité archéologique.

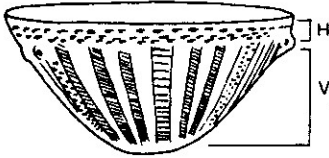
On trouve aux Pays-Bas deux civilisations néolithiques successives caractérisées notamment par le style de leurs céramiques : la civilisation des Gobelets en entonnoir* et la civilisation des Gobelets à pied proéminent (équivalant localement à la civilisation de la Céramique cordée*).

La civilisation des Gobelets en entonnoir (2700-2100 av. J.-C.) correspond à la première colonisation des plaines sablonneuses du nord-ouest de l'Europe. L'habitat est mobile et peu stable. En revanche, les grandes tombes mégalithiques* abritant des inhumations collectives constituent les points fixes des territoires occupés. Ces grandes tombes ne peuvent avoir été construites que par des sociétés où le pouvoir politique est suffisamment fort pour mobiliser une importante main-d'œuvre.

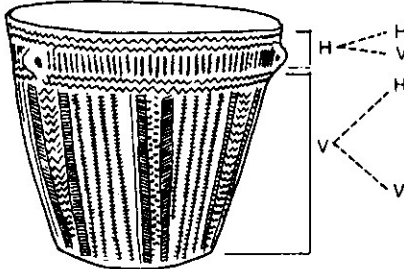
Il est donc probable qu'il s'agit déjà de chefferies* présentant une certaine hiérarchisation des lignages*. Le décor de la céramique de cette civilisation est très particulier

GOBELETS EN ENTONNOIR

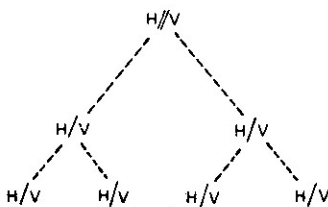
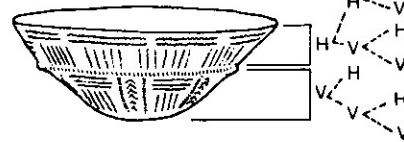
PHASE A



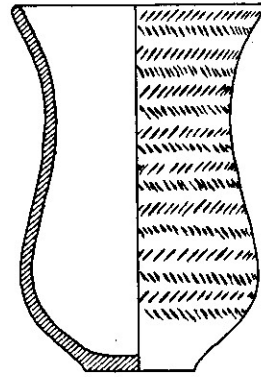
PHASE B



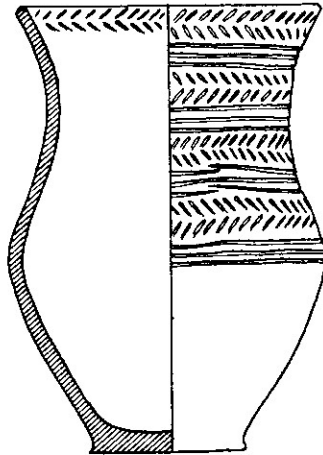
PHASE C



GOBELETS A PIED PROEMINENT



A
B
A
B
A
B
A
B
A
B
A
B
A
B



A
B
A'
B
A
B
A'
B

Figure 18. Céramiques néolithiques de la civilisation des Gobelets en entonnoir et de la civilisation des Gobelets à pied proéminent (Pays-Bas). Dans le premier groupe de poteries l'opposition entre motifs horizontaux (H) et verticaux (V) tend à se hiérarchiser lorsque l'on passe de la phase A à la phase C. Lors de la phase C, une dimension « horizontale » supplémentaire (notée H') est marquée dans les décors horizontaux par l'espacement en panneau de ces derniers. La structure du décor des gobelets à pied proéminent est en revanche beaucoup plus simple et répond à une formule ABABA où A peut éventuellement se dédoubler (A/A') lorsqu'il y a alternance d'inclinaison des motifs (d'après Hodder, 1982-2).

et présente une série d'oppositions très marquées entre motifs horizontaux et motifs verticaux. Au cours du temps, cette opposition simple évolue vers une structure complexe comprenant des registres emboîtés les uns dans les autres (Fig. 18). Cette structure se simplifie à nouveau et finit par disparaître.

La civilisation des Gobelets à pied proéminent (2400-1900 av. J.-C.) qui se substitue à la culture précédente, présente également un habitat mobile, mais le rite funéraire a totalement changé, il s'agit désormais de sépultures individuelles sous tumulus. Si nous sommes bien dans une société hiérarchisée, le décor de la céramique diffère cependant des décors de la phase précédente. Les poteries sont décorées de simples bandes horizontales superposées.

Selon I. Hodder, la structure compliquée du décor des gobelets en entonnoir traduit la compétition animant les divers lignages pour l'établissement des droits territoriaux signalés par les tombes mégalithiques, et témoigne donc des conflits sociaux de l'époque. Ces conflits paraissent résolus lors de la phase suivante, où s'élabore une nouvelle stratégie sociale fondée sur l'ouverture. La possession du sol n'est plus alors liée aux droits établis par les ancêtres, droits signalés par l'érection de grandes tombes collectives marquant la prédominance des lignages fondateurs.

Les limites de l'archéologie des contextes

Nous présenterons nos critiques par ordre croissant d'importance.

1. ~~L'étude des particularités et des spécificités culturelles n'exclut en aucune façon la recherche des régularités transcendant les diverses sociétés.~~ Il s'agit de deux objectifs distincts parfaitement compatibles. A. Leroi-Gourhan avait formulé en son temps une dualité du même type lorsqu'il insistait sur le caractère relatif de l'opposition entre ce qu'il appelait la *tendance* (une hache japonaise ressemble à une hache bantoue parce que les deux instruments sont destinés à couper du bois) et les divers degrés de *fait* (une hache japonaise diffère d'une hache bantoue parce que l'une est japonaise et l'autre bantoue).

2. Les restitutions structurales que propose I. Hodder ne peuvent éviter d'utiliser les oppositions de l'archéologie des processus et de l'archéologie néo-évolutionniste. Elles reposent en effet en partie sur l'image restituée de la structure sociale de l'époque. On y parle de hiérarchies, d'élites, de compétition territoriale, etc. Dans la mesure où elle utilise de telles

propositions, l'archéologie des contextes est susceptible des mêmes critiques que l'archéologie anthropologique.

3. Les transformations structurales (translations, inversions des rapports entre forme et contenu des symboles) que l'on postule entre la structure symbolique et sa matérialisation dans les faits interdisent toute dérivation univoque à partir des faits observés, ces derniers pouvant signifier une chose ou l'inverse. Il est donc possible de tout dire de n'importe quoi, et nous ne voyons pas comment l'intervention du contexte historique — que l'on se garde du reste de définir précisément — changerait quelque chose à l'affaire. L'analyse structurale paraît donc être une licence pour un exercice de libre imagination dans l'établissement d'associations. L'entreprise est à la rigueur réalisable dans un contexte ethnologique, mais elle est condamnée d'avance dans le domaine archéologique. Il est en effet impossible de contester des reconstructions auxquelles on ne concède aucune généralité. La structure n'est pas « falsifiable », on ne peut prouver qu'elle soit fausse, il n'est donc pas possible de dire qu'elle est juste. Les archéologues symbolistes avancent qu'il faut distinguer entre compréhension des phénomènes et validation. Nous dirons alors que peu nous importe la distinction *philosophique* entre les deux approches, et nous avancerons qu'il est nécessaire *pratiquement* de lier la compréhension des phénomènes à la vérification des pronostics*.

4. Les résultats obtenus jusqu'alors restent la plupart du temps très vagues, et l'on retrouve souvent dans les conclusions une simple répétition des objectifs de départ : les formes et les décors des céramiques sont utilisés pour constituer les catégories sociales et pour attirer l'attention sur les interactions entre ces catégories, les symboles agissent dans les faits, etc.

5. La seule validation* dont parlent les archéologues symbolistes est la validation de la description des faits matériels, validation possible si l'on quantifie ces derniers. Mais, comme nous l'avons vu, aucune vérification de l'*interprétation* n'est possible. Les auteurs sont du reste parfaitement conscients de ce problème, mais le considèrent comme secondaire. Selon eux, seul le consensus social compte. Une bonne construction est une construction qui plaît : L'accord de la société (de quelle société, puisque toutes les sociétés sont originales ?) fonde la vérité.

6. L'ensemble de l'approche structuraliste repose sur une confusion fondamentale entre les symboles de l'observateur, de

l'archéologue, et les symboles propres aux gens d'autrefois ou d'ailleurs.

On trouve en effet constamment deux interprétations des structures symboliques dégagées :

— Ces dernières ne sont que des descriptions de la réalité formulées par l'observateur (l'ethnologue ou l'archéologue) ; il ne s'agit en aucun cas des idées des gens d'autrefois.

— Ces dernières sont utilisées directement par les gens d'autrefois pour constituer leurs catégories sociales et fonder les modalités de leur action.

C. Lévi-Strauss avait trouvé une issue élégante à cette contradiction, déjà apparente dans ses travaux, en postulant que les structures appartenaient à l'inconscient des peuples décrits.

Mais il est évident qu'il y a là une confusion de fond ou, au minimum, un énorme et invraisemblable pari, qui consiste à postuler un recouvrement fondamental et total des symboles de la connaissance objective, de la *science*, et des symboles de la pensée de tous les jours, de la *pensée sauvage*, comme la nomme C. Lévi-Strauss.

Une fois de plus le constat est sévère. En refusant les contraintes de la validation, et en postulant une conjonction possible du langage de l'observateur et du langage de l'observé, les archéologues symbolistes se placent en dehors du contexte de la science. En plaidant pour la spécificité et l'unicité ils retrouvent, par un autre biais, les travers de l'archéologie descriptive. La boucle est donc fermée, qui va des faits pertinents par eux-mêmes aux interprétations en quelque sorte suspendues en l'air. Dans les deux cas la liaison entre faits observés et langages destinés à en rendre compte paraît fondamentalement altérée.

7. Conclusions

Le rapide survol des principales positions théoriques adoptées par les archéologues nous a permis de mettre en évidence certaines maladies d'enfance de cette discipline. Résumons-les brièvement :

Constitution de l'opposition symbole-réalité

Toute science est un ensemble plus ou moins cohérent de concepts rendant compte de la réalité et permettant d'avoir prise sur elle. L'acte fondamental de l'approche scientifique (et de

toute connaissance) est donc la séparation explicitement établie entre la réalité et le langage destiné à en rendre compte. Ce langage — nous l'appellerons un *ordre cognitif* — est donc indissociable de l'observateur, et sa seule légitimité repose dans son pouvoir prédictif sur les faits observés, dont il importe peu de savoir s'ils s'organisent selon des *ordres naturels* indépendants de l'observateur.

Si nous nous référons à ces principes, nous voyons que l'archéologie descriptive et l'archéologie des contextes ne répondent pas, dans leurs objectifs explicites, sinon dans leur pratique implicite, à ces exigences minimales. Il est en effet impossible de constituer un savoir cohérent en dehors de toute régularité ; et ces dernières ne peuvent en aucun cas être *imposées à l'observateur par la réalité*. Le type d'approche contre lequel nous nous élevons ici fait penser au trouble de l'enfant qui ne peut dissocier une bouteille des noms utilisés pour désigner cet objet, et qui s'étonne que l'on puisse rencontrer des termes aussi différents que *bouteille, Flasche ou bottle*.

Constitution de variables testables

Les archéologies historiques et anthropologiques ne présentent pas les travers précédents, mais adoptent une conception quelque peu simpliste de la science. Les deux reproches que l'on peut formuler à leur égard concernent le caractère le plus souvent non testable des constructions proposées, et la surestimation des possibilités offertes par les faits archéologiques. Nous montrerons en effet par la suite que les théories proposées dépassent de beaucoup ce qui peut être dit des vestiges découverts par l'archéologue, et ne constituent que des *commentaires*, plausibles certes, de la réalité, mais non des *outils* réellement utilisables dans la maîtrise des faits.

Articulation entre observations et théories

Le dernier défaut rencontré est plus difficile à corriger, et découle du déséquilibre entre l'approche descriptive empirique et l'approche théorique déductive. L'approche empirique de l'archéologie historique condamne en effet à ne voir dans l'histoire que des processus de divergence, de dégradation et de diffusion, alors que l'approche déductive de l'archéologie anthropologique (et notamment le néo-évolutionnisme) ne peut aborder que les processus de convergence (*Fig. 19*). L'archéologie des processus tente, par son approche des systèmes, de surmonter cette contradiction, mais un mauvais choix des variables la condamne à un échec au moins partiel.

Est-il possible de sortir de ces impasses ? Nous en sommes persuadé puisque nous avons écrit ce livre. Mais nous savons également qu'il ne peut y avoir ni recette miraculeuse ni révolution, mais au contraire une lente inflexion. Nous ne voyons pas encore en effet quelle révolution galiléenne pourrait nous faire sortir de l'impasse. Pour amorcer cette évolution, il faut replacer l'archéologie dans le cadre de pratiques d'autres disciplines scientifiques.

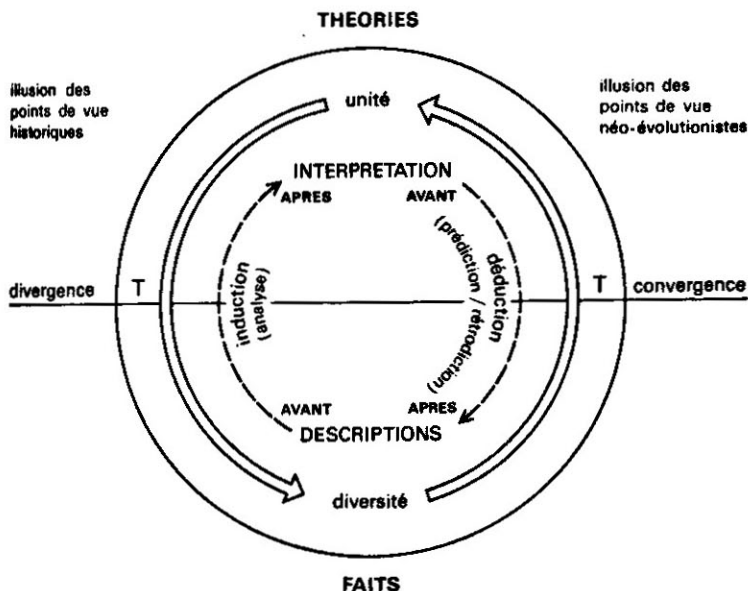


Figure 19. Selon ce schéma qui intègre ceux des figures 9 et 13, on peut constater que les points de vue historique et néo-évolutionniste sont exactement symétriques et complémentaires. Le point de vue systémique de l'archéologie des processus tente au contraire de surmonter cette opposition fondée sur une orientation inverse de la flèche de temps (T).